

JOURNAL
HELVÉTIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
D E L I T E R A T U R E .
C H O I S I E ;

Dé Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.

DEDIÉ AU ROI,
NOVEMBRE 1753.



NEUCHÂTEL
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.

M D C C , L I I I ,





JOURNAL HELVETIQUE,

NOVEMBRE 1753.



LETTRE

Sur la Conversation de Marthe avec JESUS-CHRIST, après la mort de Lazare.

Jean XI. 21. & suiv.

Vous vous êtes rapellé, MONSIEUR, qu'une fois nous raisonames ensemble sur ce qui se passa entre *Marthe* & le SAUVEUR, à l'ocasion de la Mort de son Frère. Je vous dis alors, que je ne pouvois point m'acomoder de la manière dont on entendoit ordinairement ce que *Marthe* dit à J. C. quand il arriva chez elle.

Vous me marqués là dessus, que vous venés de lire des Sermons de Mr. *de Beaufobre* le Père, sur tout, le Chapitre de *St. Jean*, où est raportée la Résurrection de *Lazare*; qui vous ont paru fort beaux, & dignes de la réputation de cet habile Home. Mais vous

ajoutés, qu'il ne vous a pas paru si difficile que moi, qu'il a adopté le sens ordinaire de ces versets, que je croiois qui demandoient absolument d'être entendus autrement; qu'il a bien sù les faire valoir sans s'écarter de l'explication ordinaire. Vous m'exhortés à les lire, dans la pensée qu'ils me rameneront dans le chemin battu.

Je vous remercie de m'avoir conseillé cette Lecture. Je viens de lire ces Sermons avec une grande satisfaction. Si dans les endroits que vous avés en vûe, il a suivi le gros des Interprètes, il faut cependant convenir qu'en général, ces Sermons ont un caractère tout à fait original. Il fait s'ouvrir des routes qui lui sont particulières. On remarque, par tout, des traits de génie; on y voit briller l'imagination la plus riche. On est forcé de l'admirer, lors même qu'il s'éloigne le plus de son sujet. Quand il en sort, comme cela lui arrive assez souvent, on ne peut pas s'empêcher de convenir que ce sont au moins de beaux écarts. Je souscris au jugement que l'Editeur en porte, dans la Dédicace; que ces Sermons sont le Chef d'œuvre d'un Génie admirable, & d'un excellent Cœur.

Le Chapitre XI. de St. Jean renferme la Résurrection de Lazare. Cet Evangéliste y décrit fort en détail ce Miracle éclatant. La-

zare est dangereusement malade. Ses Sœurs en font avertir J. C. qui se trouve à une assez grande distance. Elles espèrent qu'il viendra incessamment guérir leur Frère, pour qui il avoit toujours marqué beaucoup d'affection. Cependant il resta encore deux jours dans le lieu où il se trouva, & n'arriva à *Béthanie* que plusieurs jours après la mort de *Lazare*.

Marthe lui dit, dès qu'il parut, *Seigneur, si vous eussiez été ici, mon Frère ne seroit pas mort.* On convient tous qu'il y a là un petit reproche sur ce qu'il n'étoit pas venu, quand les Sœurs l'avoient fait avertir, une espèce de plainte sur sa lenteur à se rendre dans un lieu où l'on avoit un besoin si pressant de son secours.

Plusieurs Pères de l'Eglise avoient entendu de cette manière ces paroles de *Marthe*; Mais *Mr. de Beausobre* n'y trouve pas le reproche que les autres aperçoivent. Il fait là dessus une Remarque fort juste, & qui mérite beaucoup d'attention. C'est qu'un semblable reproche n'auroit pas été fondé, & en voici la preuve.

Quand même le Sauveur seroit parti, pour *Béthanie*, aussi tôt qu'il eût reçu le Messager, il n'auroit pas pû arriver avant la Mort du Malade. Ce n'est donc simplement,

dit il, que la réflexion d'une Personne affligée, qui se plaint de son malheur. *Si vous eussiez été ici &c.* Cela peut signifier simplement, vous l'auriez empêché de mourir. Cependant, come *Marie* dans la suite, dit aussi précisément la même chose, & avec un peu de vivacité, cela a plus l'air d'un petit reproche, que d'une simple réflexion sur leur malheur. A l'égard de ce que dit *Mr. de Beauſobre*, que le reproche n'aurait pas été fondé, on peut dire que dans le trouble où elles étoient, elles peuvent bien n'avoir pas calculé assez juste le tems qu'il falloit à J. C. pour arriver chez elles assez tôt.

Voici un exemple, qui pourra rendre cette conjecture vraisemblable. Un Savant, dans la tranquillité du Cabinet, s'est bien trompé sur le tems qu'il falloit à J. C. pour arriver à tems à *Béthanie*. *Mr. Butini*, dans un excellent Ouvrage, d'ailleurs, paraphrase ainsi ces paroles, que nous trouvons qui sentent le reproche; *Seigneur; si vous eussiez été ici, il y a quatre jours, mon Frère ne seroit pas mort; car vous auriez eu, sans doute, la bonté de lui conserver la vie, & de lui rendre la santé**. Il est visible que si J. C. étoit arrivé seulement quatre jours auparavant, il seroit venu trop tard. L'Évangéliste

* Vie de Jésus-Christ p. 355.

remarque, qu'il y avoit précisément cet espace de tems, qu'il étoit dans le Tombeau, & il faut bien un jour ou deux d'intervale entre la Mort & la sépulture.

Quoi que Mr. de Beausobre ait essayé de disculper *Marthe* du reproche qu'on croit entrevoir dans ces paroles, *Seigneur, si vous eussiez été ici, mon Frère, ne seroit pas mort*, il y trouve cependant un grand défaut, qu'il ne dissimule point. „ Un Article sur quoi on „ ne peut pas l'excuser, dit-il, c'est d'avoir „ crû, qu'il étoit nécessaire que J. C. fût „ présent pour que *Ezazare* pût guérir. Igno- „ roit elle, ou avoit elle oublié, ce que le „ Seigneur avoit fait en faveur de cet Ho- „ me de Cœur, qui aprenant qu'il étoit „ venu en *Judée*, vint le prier d'aller gué- „ rir son Fils, qui étoit prêt d'expirer. *Ve- „ nés Seigneur*, lui-dit-il, *avant que mon „ Fils soit mort. Allez*; repliqua Jésus, *vd- „ tre Fils vit* *.

Mais si, dans ces premières paroles de *Marthe*, notre Auteur trouve quelque foiblesse de Foi, il nous fait remarquer dans les suivantes, le degré de Foi le plus éminent. *Mais maintenant je sai*, ajouta-t'elle, *aussi-tôt, que tout ce que vous demanderiez à Dieu, il vous l'accorderoit.*

E. e 4.

Mr.

* Jean IV. 49.

Mr. de *Beaufobre* croit, come c'est le sentiment ordinaire, que c'est là une manière envelopée de demander la Résurrection de son Frère. On a deux raisons qui paroissent extrêmement fortes de l'entendre ainsi. J. C. dit on, répond à la pensée de *Marthe*, quand il lui dit, *Votre Frère ressuscitera*; car c'est come s'il lui avoit dit, *Je ferai ce que vous souhaitez*. En effet il le ressuscita, & l'événement, dit-on encore, doit être le véritable, Comentaire de la pensée de *Marthe*. C'est donc une manière modeste de demander la Résurrection de son Frère. Elle ne prescrie rien au Sauveur, elle ne fait que lui insinuer ce qu'elle desire, en lui représentant en même tems l'efficacité de ses Prières auprès de son Père.

Ici le Prédicateur nous fait admirer la Foi de *Marthe*. Il y trouve divers beaux caractères. Il insiste sur la *grandeur* de cette Foi, sur sa *certitude*. La Résurrection d'un Mort couché depuis quatre jours dans le Tombeau, étoit une merveille bien difficile à croire & à espérer. Cependant quelque grand que soit ce Miracle, elle n'hésite point à croire que J. C. ne le puisse faire. *Je suis maintenant*, dit-elle. La Foi parle ainsi. Il est surprenant de trouver cette certitude dans le Cœur de cette Femme, avant la Résurrection.

rection de *Lazare*, & avant celle du Fils de Dieu.

Vous sçavez, MONSIEUR, que je ne suis pas tout à fait d'accord avec Mr. de *Beausobre* sur ces deux premiers caractères de la Foi de *Marthe*. Il en ajoute un troisième, c'est la *modestie*, l'*humilité* de cette Foi. Il entend, par-là, la manière discrète dont elle parle là dessus. Elle ne demande pas ouvertement la Résurrection de son Frère. Elle ne s'explique pas clairement, elle ne fait qu'intinuer ce qu'elle souhaiteroit.

Sur ce dernier caractère, je conviendrais facilement avec Mr. de *Beausobre*. Il trouve que *Marthe* a demandé la Résurrection de son Frère avec beaucoup de réserve. Je pourrois dire là dessus, qu'elle la demandée avec tant de discrétion, & d'une manière si enveloppée, que tout bien examiné, il se trouvera qu'elle ne la point demandée du tout. C'est ce que je vai essayer de prouver, en rappelant les raisons dont je me suis servi autrefois.

A ces paroles de *Marthe* par où l'on croit qu'elle demande, la Résurrection de *Lazare*, J. C. répond. *Votre Frère ressuscitera. Je sais bien*, lui répliqua-t-elle, *qu'il ressuscitera au Dernier Jour*. Est-ce-là répondre à la promesse que le Sauveur lui fait de ressusciter son

son Frère, en conséquence de la demande que l'on veut qu'elle lui en ait faite elle-même? En confondant ainsi le sort de *Lazare* avec celui de tout le Genre-Humain, elle fait assez voir, que dans cette déclaration de *J. C.* elle n'entendoit pas qu'il y eut rien de particulier pour son Frère. Il y a beaucoup d'apatence que *Marthe* regarda ce que *J. C.* venoit de lui dire de la Résurrection de son Frère, comme une de ces consolations que nous donnons encore aujourd'hui aux Affligés, qui pleurent une Personne chérie. On n'a qu'à lire cette Histoire jusqu'au bout, pour se convaincre que ces deux Sœurs n'ont pas demandé la Résurrection de leur Frère, & qu'elles ne s'y atendoient point du tout. Si le Sauveur, par quelques uns de ses Discours, semble leur faire espérer ce Miracle, quelques unes de ses actions semblent détruire cette idée flatueuse. Il est dit, par exemple, que *Jésus pleura la mort de Lazare*. Quand *Marthe* jusques là auroit eu quelque soupçon que le Sauveur pourroit lui rendre son Frère, ces larmes auroient suffi pour faire évanouir cette espérance. Ces attendrissemens n'étoient plus de saison si *Lazare* alloit ressusciter.

Quand Jésus fut arrivé au Sépulcre, & qu'il

* Jean XI. 35.

qu'il eût fait ôter la Pierre qui enfermoit l'entrée, *Marthe* lui représente, que son Frère est depuis plusieurs jours dans le Tombeau, & qu'il sent déjà mauvais. *ŷ. 39.* On voit clairement sa pensée. Elle veut dire par là, Pourquoi remuer cette Pierre ? Ce Corps va exhaler une odeur insupportable. Il en sortira une puanteur qui nous infectera tous. Pouvoit elle faire cette difficulté dans le sentiment ordinaire ? Y avoit-il quelque comparaison entre cette incomodité & le bien qui en devoit résulter ? Mais *Marthe* s'imaginait que *Jesus* ne demandoit à voir encore une fois *Lazare*, que pour donner à son Cadavre cette dernière marque de l'affection qu'il avoit eüe pour lui. Dans cette pensée, elle est fondée à lui insinuer que ce spectacle seroit plus propre à lui donner de l'horreur, qu'à satisfaire sa tendresse.

Malgré toutes ces démarches de *J. C.* malgré tous ces acheminemens au Miracle, *Marthe* ne l'entrevoit point encore. Le Sauveur est obligé de l'y préparer de nouveau. *Ne vous ai je pas dit, ajoute-t-il, que si vous croiës, vous verres la gloire de Dieu ? ŷ. 40.* Cela signifie, qu'elle verra un effet de la Puissance de Dieu. Coment acorder cette Censure avec la suposition que *Marthe* avoit demandé la première la Résurrection de son Frère

Frère & qu'elle s'y atendoit d'un moment à l'autre ? Si elle avoit eu cette pensée flatueuse, auroit-il falu revenir à tant de reprises, pour lui faire entendre que le Sauveur alloit mettre la main à l'œuvre & rendre incessamment la Vie à son Frère ? Il paroît donc, par toutes les circonstances de cette Histoire, que *Marthe*, ni *Marie* sa Sœur, ni les Apôtres eux mêmes, qui acompagnoient leur Maître, ne s'atendoient nullement que *Jésus* dut ressusciter *Lazare*.

Pour se tirer d'embaras, il faut nécessairement expliquer le v. 22. tout autrement, que l'on ne l'a fait jusqu'ici. *Je sai même à présent que tout ce que vous demandés à Dieu, il vous l'acordera.* La conjecture que j'ai là dessus, c'est que ces paroles de *Marthe* regardent uniquement le passé, & point du tout l'avenir. Il faut peut-être les regarder come une fuite du reproche qu'elle venoit de faire à J. C. de ce qu'il ne s'étoit pas rendu à *Béthanie*, dès qu'il avoit été informé de la Maladie de *Lazare*.

Mais *Marthe* ne s'en tient pas là. Elle semble renchérir sur cette première plainte dans le v. suivant, que je crois que l'on peut traduire de cette manière, *Je sai même à présent, que tout ce que vous auriez demandé à Dieu il vous l'auroit accordé.*

Sui-

Suivant cette explication, *Marthe* fait un reproche à J. C. qui roule sur deux chefs. Elle lui représente d'abord, qu'il auroit dû venir imposer les mains à son Frère, & le guerir miraculeusement, come il avoit fait pour bien d'autres. Quand elle le fit avertir de l'extrémité où étoit son Frère, & qu'elle lui insinuoit de se rendre incessamment chez elle pour le secourir, elle étoit alors dans la pensée que la présence de J. C. étoit nécessaire pour empêcher la Mort de *Lazare*. Mais il paroît qu'elle changea de sentiment dans la suite, & qu'on lui aprit, que même absent, il auroit pu rendre la santé à son Frère, come il avoit fait pour d'autres. Peut être qu'elle fût instruite là dessus par quelqu'un de ceux qui la vinrent consoler, & qui lui marquèrent la surprise de cette espèce d'indifférence de J. C. Voyez donc ce qu'elle ajoute, sur les nouvelles lumières, qu'elle avoit acquises sur le Pouvoir Divin du Sauveur, c'est que sans venir même en personne, sans quitter la *Galilée*, il auroit pu obtenir la guérison de *Lazare*, en la demandant simplement à Dieu, du lieu même où il se trouvoit.

Ce que dit *Marthe* dans le v. 22. est donc la continuation de la plainte qu'elle avoit faite à J. C. de ce que *Lazare* étoit mort sans qu'il fût venu le secourir. En rapportant ainsi

au passé ce qu'elle ajoute, tout est aplani dans ce Chapitre. Ses discours & ses actions ne se contredisent plus.

Il faut convenir que ce Verfet est obscur, & qu'on ne voit pas d'abord bien clairement la pensée de *Marthe*. Mais on peut donner des raisons de cette obscurité. Vous savés M O N S I E U R, que quand on se plaint d'un supérieur à qui l'on doit beaucoup de respect, il faut le faire d'une manière enveloppée. Le premier grief avoit été exposé d'une manière assez crüe, pour engager cette Femme à ménager mieux ses termes, dans le second, & pour n'exprimer sa pensée qu'à demi.

Une autre raison de l'obscurité de ces paroles de *Marthe*, c'est la différence des Langues. Dans celle que l'on parloit du tems de J. C., ce que les Grammairiens appellent les *Tems*, n'étoit pas aussi distingué que dans la nôtre. Mais il faut vous épargner ce Jargon Grammatical. On a fait voir assez au long dans la *Bibliothèque Britanique*, qu'en suivant le génie de la Langue Hébraïque, le sens que je donne à ces paroles de *Marthe*, peut avoir lieu*. Si vôtre curiosité s'étend jusqu'à ce détail de Grammaire, vous pouvés la satisfaire, en consultant ce Journal.

II

* *Bibliot. Britaniqu. T XXI. p. 124.*

Il me semble que l'on pourroit ajouter une nouvelle preuve, pour appuyer l'explication que j'é donne des paroles de *Marthe*. Je la tire de la manière dont elle débute. *Je fais a présent*, dit-elle. Cela marque une connoissance qu'elle devoit avoir acquise depuis peu. On parle ainsi de ce que l'on a appris si n'y a pas long-tems. Je fais maintenant une chose, que j'avois ignorée précédemment. Ce tour ne conviendroit pas en général à la persuasion où elle étoit que Dieu acorderoit tout aux prières de *J. C.* Dès qu'elle l'eût reconu pour le Messie, elle dût lui attribuer ce crédit auprès de son Père*, mais elle peut avoir ignoré pendant quelque tems, que sa présence ne fût pas nécessaire auprès des Malades pour les guérir. Elle peut n'avoir été informée de cette circonstance, que par certains Faits qu'on lui avoit rapportés depuis quelque tems.

Il est vrai que la Version de *Berlin*, à laquelle vous savés que *Mr. de Beaufovre* lui même a travaillé, fait disparoitre cette preuve. Voici coment ces Traducteurs ont

ren-

* Il est bon de remarquer que sur le v. 27. où *Marthe* dit à *J. C.* *Je crois que vous êtes le Messie, le Fils de Dieu, qui devoit venir au monde*, les Traducteurs de *Berlin* ont averti dans une Note, qu'il y a dans l'Original, *J'ai cru*, & que cela signifie; *J'ai cru depuis long-tems.*

rendu ce Verfet. *Mais je fai que même à présent, tout ce que vous demanderés a Dieu, il vous l'acordera.* Ils ne font point tomber le mot de *maintenant* sur la conoissance que *Marthe* dit qu'elle a, mais sur ce que Dieu peut acorder alors à J. C. les graces qu'il lui demandera. Si l'on consulte l'Original, on verra clairement qu'il ne sauroit souffrir cette construction, ou au moins que l'autre est plus naturelle.

63 Cependant, M O N S I E U R, vous me laissez entrevoir, que vous avés plus de penchant pour le sentiment de *Mr. de Beausobre*, que pour le mien, parce, dites vous, qu'il done une idée plus avantageuse de la Foi de cette Sainte Femme. Mais je vous prie de considérer qu'à quelques égards, elle a, dans mon Explication, une plus grande idée du Pouvoir de J. C. que dans le sentiment ordinaire. Ce que *Mr. de Beausobre* lui acorde de plus que moi, pour le degré de Foi, il le lui ôte d'un autre côté. Elle croit, selon lui, que le Sauveur peut ressusciter son Frère, & elle le prie de le faire. Mais il avoit, que pour la guérison des Maladies, *Marthe* croioit, qu'il falloit nécessairement que J. C. fût auprès des Malades, pour les pouvoir guérir, qu'il n'auroit pas pû leur rendre la santé par ses prières; à moins qu'il ne fût sur les lieux.

lieux. Il reconoit, que c'est une erreur inexcusable chez elle. Un Capitaine Romain, quoi que Païen, dit au Sauveur, qu'il n'est pas nécessaire qu'il vienne chez lui pour guérir son Domestique, qu'il n'a qu'à commander à la Maladie, dès le lieu même où il se trouve. *Dites seulement un mot, & mon Serviteur sera guéri **. Il tire même de cette erreur de *Marthe* une preuve eu faveur de la sincérité des Evangélistes. Il faut, dit-il, que nos Historiens sacrés fussent bien esclaves de la bonne foi, pour donner cette supériorité à la foi d'un Gentil, sur celle de ces Persones choisies d'Israël **. Dans mon Explication, *Marthe* n'ignore pas que le pouvoir de J. C. s'étend jusqu'à guérir sans être présent. Je le sais maintenant, dit-elle, & c'est là dessus qu'est fondé en partie le reproche qu'elle fait à J. C.

Pour ce que dit Mr. de *Beausobre* pour louer la Foi de *Marthe*, sur le pouvoir qu'elle attribue au Sauveur de ressusciter *Lazare*, il rabattra beaucoup de cet éloge dans la suite, & c'est là où je l'atens.

Écoutez le s'il vous plait, MONSIEUR, sur les v. 38. & 39. où l'Evangéliste fait venir *Jésus* au Sépulcre de *Lazare*. „ *Jésus* ordonne, „ dit-il, qu'on ôte la pierre qui en fermoit „ l'entrée. *Marthe* s'y opose indirectement.

Ff

Que

20 Que voulés vous faire, Seigneur ? Vou-
 21 lés vous descendre dans un lieu où la cor-
 22 ruption est déjà ? Il doit sentir, car il y a
 23 quatre jours qu'il est enseveli. Cela fait
 24 voir, ajoute Mr. de Beaufobre, que mal-
 25 gré la haute opinion qu'elle a de J. C.
 26 malgré tout ce qu'il a dit pour lui faire
 27 espérer la Résurrection de son Frère,
 28 malgré ce qu'elle a dit elle même, Je sui
 29 maintenant que tout ce que vous demanderés
 30 à Dieu, il l'accordera, malgré ses belles
 31 Confessions, elle n'espère pas encore la
 32 Résurrection de son Frère. La Corrup-
 33 tion n'est point la raison qui l'en fait dou-
 34 ter ; car elle fait bien qu'il doit ressusciter
 35 un jour. Elle l'a dit. Qu'est-ce donc ?
 36 C'est qu'elle ne peut se persuader que la
 37 Puissance du Seigneur s'étende jusqu'à
 38 ressusciter un Mort déjà corrompu *.

39 J. C. après avoir dit à ces deux Sœurs,
 40 Votre Frère ressuscitera, continue Mr. de

41 Beau-

* Tom II. p. 101. Il me semble que ces deux
 dernières propositions se contredient l'une l'autre,
 quoi qu'elles se suivent immédiatement. On dit que
 ce qui la fait douter de la Résurrection de son Frère,
 c'est qu'elle ne peut pas se persuader que la Puissance
 du Seigneur aille jusqu'à ressusciter un Cadavre déjà
 corrompu. C'est donc la Corruption, qui est la
 Cause de son doute, ce qu'on vient de nier dans
 la période précédente.

» *Beausobre*, Je suis la Resurrection & la Vie;
 » après cette Question, qui insinue assez
 » le dessein du Sauveur, *Où l'avez-vous mis?*
 » elles ne peuvent encore espérer la Résur-
 » rection.

Voilà, **M O N S I E U R**, qui détruit entièrement tous les éloges donés à la Foi de *Marthe*, dans les Sermons précédens. Le Prédicateur, après l'avoir extrêmement exaltée, concluoit de cette manière: Je suis tenté de m'écrier; *Femme, que votre Foi est grande!* Il oublie présentement les louanges qu'il lui a donées. *Mr. de Beausobre*, dans plusieurs de ses Sermons sur ce Chap. XI. de *St. Jean*, prouve fort bien, qu'on ne fauroit contester le Miracle qui y est rapporté. Il fait sentir avec beaucoup de dextérité, l'air de vérité, qu'il y a dans toute cette narration. L'Evangeliste ne donne lieu à aucun soupçon de supposition & de mensonge. Mais il me semble que les contrariétés, qu'il met dans *Marthe*, nuisent beaucoup à la vraisemblance de cette Histoire. *Mr. de Beausobre* nous fait remarquer fort judicieusement, que *St. Jean*, en rapportant les doutes de ces Saintes Femmes, fait voir en cela beaucoup de sincérité. Mais on souhaiteroit que toute cette Histoire fut mieux liée. On est blessé de voir dans les Sermons que

j'examine, *Marthe* demander la Résurrection de son Frère, & dans la suite n'avoir plus la moindre idée, que le Sauveur pense à ressusciter *Lazare*. Elle ne croit, ni qu'il le veuille, ni qu'il le puisse. Les discours de *Marthe* & ses démarches se contrarient continuellement. On donne à cette Femme un Caractère, dont on ne trouve point d'exemple. Vous remarquerés, f. v. p., MONSIEUR, que dans mon Explication, *Marthe* est toujours semblable à elle même. Elle n'a point demandé la Résurrection de son Frère, & elle ne l'attend point. Sa conduite est uniforme.

Dans les Sermons de Mr. de *Beaufobre*, *Marthe* est en contradiction avec elle même, & le Prédicateur aussi. Dans son Sermon XXVII. il oublie les Eloges qu'il avoit donés à la Foi de cete Femme dans le XI. On diroit qu'ils sont de deux mains différentes. L'intervale qu'il y eût entre la récitation de l'un & l'autre, empêcha peut être les Auditeurs d'être blessés de ces discordances. Mais elles sont devenues fort sensibles par l'impression, parce qu'elles sont plus rapprochées. Ne vous semble-t-il pas, MONSIEUR, que les Editeurs auroient dû sentir cet inconvénient & y chercher quelque remède ?

Le véritable remède seroit d'établir d'abord, que *Marthe* n'a point eu intention de deman-

demandeur la Résurrection de son Frère, & que la pensée ne lui en est point venue. Alors tout est aplani dans ce récit. Le Verset où l'on croit apercevoir qu'elle a eu dessein de demander à J. C. cette grace, ne le dit pas clairement. On croit seulement l'y entrevoir. Les Interprètes ont tâché de deviner sa pensée. Mais un souhait si peu développé, & exprimé d'une manière si générale, est susceptible de bien des explications différentes. J'ai même essayé de prouver, qu'il s'agissoit là du passé & non de l'avenir, & que c'étoit une branche du reproche qu'elle faisoit à J. C. sur ce qu'il avoit laissé mourir *Lazare*.

Ce qui vous donne un peu de prévention contre cette Explication, c'est de voir que *Mr. de Beausobre* ne l'ait point adoptée. Puis qu'un habile Home come lui, qui avoit bien médité son sujet, ne s'est point acomodé de cette nouvelle interprétation, il faut qu'elle ne puisse pas avoir lieu. Il paroît que ce préjugé a fait quelque impression sur vous. Mais il ne me sera pas difficile de le dissiper. *Mr. de Beausobre* n'a pû, ni admettre ni rejeter ma Conjecture dans ses Sermons, parce qu'il étoit impossible qu'il la conût. Elle n'a été inserée dans les Journaux que long-tems après que les Sermons avoient été

prononcés. Il les prechoit à *Berlin* dès l'an 1735. & le Tome de la *Bibliothèque Britanique* où l'on trouve cette Explication n'est que de 1743. c'est à dire d'une date postérieure de huit ou dix ans.

Je conclus, MONSIEUR, que supposé qu'on veuille absolument, par un scrupule grammatical trop poussé, prendre au Futur ce v. 22. il me semble que dans ce cas là, on pourroit fort bien l'entendre de quelque autre grace que *Marthe* auroit eu en vue de demander à J. C. Elle auroit pû souhaiter, par exemple qu'il priât Dieu de lui acorder le secours dont elle avoit besoin dans la grande affliction où elle se trouvoit. Elle pût désirer que le Sauveur demandât pour elle à son Père, la force de supporter cette douloureuse séparation; elle pût avoir recours à l'intercession de J. C. pour obtenir du Ciel les consolations les plus efficaces. Quelques Interprètes l'ont entendu de cette manière, & voici comment ils lient la Réponse du Sauveur.

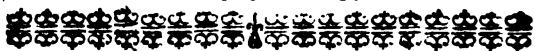
Marthe s'atendoit à recevoir les consolations qui lui étoient si nécessaires. J. C. lui fait comprendre, que si elle pleure la Mort de son Frère, elle doit considérer qu'elle ne l'a pas perdu pour toujours, que la Résurrection lui rendra. C'est ce que nous disons encore

encore aujourd'hui aux Persones qui pleurent la Mort d'un Parent. Quoi que cette pensée soit fort consolante, *Marthe* trouve, que c'est la renvoyer à un tems bien éloigné. Il lui paroît que son Frère ne laissera pas d'être perdu pour elle bien long-tems. *Je sais bien*, répliqua-t-elle *qu'il ressuscitera au dernier Jour.*

Mais quand le Sauveur lui dit, que son Frère ressusciteroit, il avoit en vûe une Résurrection plus prochaine, & c'est ce qu'elle ne comprit pas, parce qu'elle n'avoit rien de semblable dans l'esprit.

Quoi que tout soit bien lié dans cette dernière Explication, qu'elle renferme des Réflexions pieuses & fort chrétiennes, je doute cependant, MONSIEUR, que la bonne Critique l'admette come la véritable. Je ne vous la propose, qu'au cas que la mienne vous paroisse absolument insoutenable.

Il y auroit encore un troisième parti à prendre, c'est de dire que l'on n'entend pas ces paroles de *Marthe*, & qu'on ne peut pas bien pénétrer sa pensée. Il vaudroit mieux s'en tenir là, plutôt que de lui faire dire une chose qu'elle même contredit dans la suite, & de faire de cette Femme un personnage tout à fait contradictoire.

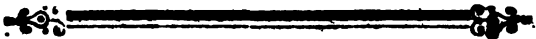


E X T R A I T

*D'une Lettre d'un Etudiant en Théologie ,
adressée aux Journalistes , en leur envoiant
une Ode Sacrée, sur le Psaume XCVII.*

VOici, Messieurs, une Ode, mais une Ode Sacrée. J'occupe quelquefois mon loisir, en en composant, & je voudrais engager tous les Gens de goût à travailler sur le même Sujet. Il a paru là dessus, deux sentimens dans votre Journal; l'un de composer de nouveaux Cantiques pour le Chant de l'Eglise; & l'autre d'avoir toujours une Version des Psaumes littéraire. Je voudrais garder un milieu, & m'en tenir aux Paraphrases des *Psaumes de David*, semblables à celles de Mrs. *Rousseau*, *Le Franc*, *Racine* & de *Bologne*. Qui peut, dit-on, se flater de les imiter? Il n'en faut pas désespérer. Quoi que je me croie fort au dessous du Grand **R O U S S E A U**, je vous avoue cependant, que je n'ai entrepris l'Ode suivante, que parce que j'ai trouvé que la sienne sur le même Sujet n'étoit pas tout à fait ce qu'elle auroit dû être. C'est peut-être la moins sublime de toutes ses Odes, & le Psaume XCVII. est le plus sublime de tous. Ce Prince de nos Poètes Lyriques est mon Mai-

tre, mon Modèle; c'est à lui, que je devrai mes succès dans ce genre, si jamais il arrivoit que je pusse en avoir. Je pourrai, Messieurs, vous envoyer d'autres Pièces dans la suite &c.



O D E tirée du Psaume XCVII.

DIEU vient gouverner le Monde :
Il règne sur l'Univers.

Que les Cieux, la Terre & l'Onde

Fassent ouïr leurs Concerts !

De sa Demeure invisible,

Le Palais inaccessible,

A pour base l'Équité :

Une Nüe l'environe,

Il fait marcher sous son Trône

La Nuit, & l'Obscurité.

J'aperçois les Etincelles

Pétiller de toutes parts :

La Foudre atteint les Rebelles ;

Et brûle leurs Os épars.

L'Efroi marche sur la Terre,

Le Feu, l'Eclair, le Tonnerre,

Percent ses flancs allumés ;

Et les ardentes Montagnes

Font rouler dans les Campagnes,

Mille Torrents enflammés.

Comme la Cire s'écoule
 Devant un Feu bouillonnant,
 Ainsi l'Univers s'éroule,
 A l'aspect du Dieu vivant.
 Devant lui, les Cieux frémissent,
 Et leurs Voutes retentissent
 Des sons bruyans de sa voix ;
 Tout ce qui tient l'existence,
 Même jusqu'en son silence,
 Nous parle de ses Exploits.

Tombés, tombés, Troupe vile
 D'Adorateurs des Faux-Dieux.
 Et vous, Idoles d'argile,
 Respectés le Dieu des Cieux.
 Du Mechant plein de malice,
 L'Eternel, dans sa Justice,
 A confondu les projets ;
 Célébrons l'auguste Fête,
 Qui voit aux Jours de Tempête
 Succéder des Jours de Paix.

Ces Divinités frivoles
 Des âges suivront le cours :
 Le Tems rompra ces Idoles ;
 Mais Dieu subsiste toujours.
 Il garde l'Home fidèle ;
 Dans une Paix éternelle,
 Il rend ses pas affermis ;
 Ou s'il porte encor la Guerre ;

S'il s'arme encor du Tonnerre,
C'est contre ses Ennemis.

Dans sa pleuse Carrière,
Le Juste moissonera
Les traits brillans de lumière,
Que Dieu même y sèmera.
Par de joyeux Sacrifices,
Consacrés lui les Premices
De vôtre Prospérité:
Mais pleins de reconnoissance,
En exaltant sa Puissance.
Imitez sa Saintete.



AUX JOURNALISTES

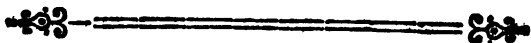
*En leur envoyant une Paraphrase sur le
Psaume CXXX.*

MR. T*****. vient de me dire, MESSIEURS, qu'il vous avoit envoyé une Paraphrase du Psaume CXXX. que je fis, il y a déjà quelques années. Je suis fort jeune encore, Messieurs, je n'étois donc alors qu'un Enfant. Et que peut-être par conséquent mon Ouvrage? L'Ouvrage d'un Enfant. Outre cela, je me suis toujours rendu assés de justice, pour ne pas prétendre retirer d'autre avantage du commerce

des Muses; que celui de charmer quelques momens d'une Vie employée à des occupations beaucoup plus importantes, & dès lors assés sérieuses pour demander quelques innocentes distractions. Trop prudent d'ailleurs, pour y chercher la gloire, je fais qu'elle se déroberoit à mes desirs, & il est trop douloureux de voir qu'elle nous fuie, pour en courir le risque sans nécessité. Ainsi content & satisfait, quand mes foibles Productions ont trouvé grace aux yeux de quelques Amis, leur suffrage m'a toujours suffi, & celui de Mr. T****. auroit-été même trop flateur pour mon amour propre, si les sentimens (j'ose le dire, puis que je parle d'un Philosophe) si les sentimens d'amitié que j'ai pour lui, ne m'affuroient que celle qu'il a pour moi l'aveugle. J'ai crû devoir vous en avertir, *Messieurs*, & vous prier, en même tems, de ne point faire paroître ma Pièce. Cependant, si vous le voulés absolument, je ne m'y opose pas d'avantage, & quelque jugement que le Public porte de mes Vers, je ne serai jamais fâché, que l'on sache, que mes yeux s'ouvrirent pour admirer les Merveilles de mon Créateur, mon Cœur pour l'adorer & ma Bouche pour célébrer ses loüanges. Toute la grace que je vous demande, c'est de vous servir de cette Copie moins défect-

tueuse que celle que Mr. T***** vous a
 envoyée & d'imprimer en même tems cette
 Lettre , qui me servira d'Apologie. J'ai
 l'honneur d'être &c.

P. M. Pr.



PARAPHRASE du Psaume *CXXX*

Pressé du remors qui m'acable,
 Jusques à Toi, Dieu charitable
 Je pousse des cris gémissans,
 Du haut de ta Demeure sainte,
 Daigne entendre ma triste plainte,
 Et répondre à mes Vœux ardens!

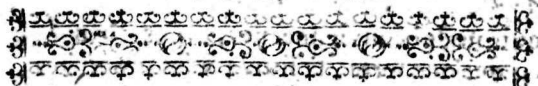
Quand tu viendras juger la Terre,
 Eviterai-je ton Tonerre,
 Si tu prens garde à mes forfaits?
 Ta Bonté fait mon assurance,
 Dieu juste! ta seule Clémence
 Peut me soustraire à tes Arrêts.

Oùï, c'est en toi seul que j'espère;
 Tu fais grace, afin qu'on révère
 Ta Souveraine Majesté,
 Et que tous les Peuples du Monde,
 Dans une humilité profonde,
 Rendent hommage à ta Bonté.

Aussi dès l'instant que l'Aurore,
Sur les Nuages qu'elle dore,
Vient ouvrir les Portes des Cieux,
Jusques au tems où la Nuit sombre
Couvre l'Univers de son Ombre,
J'invoque ton Nom Glorieux.

O trop heureuse la Journée
Où loin de voir ta Main armée,
Punissant nos impietés,
Nous verrons ta Grace propice,
Apaissant ta sainte Justice
Efacer nos iniquités!





SUJET du Prix proposé par l'Académie
de Corse, pour l'Année 1752.

Les Loix ne sont durables qu'autant qu'elles sont
apropriées au Naturel & au Temperament des
Peuples, pour lesquels elles sont faites.

A Mr. M..... Pr.

JE ne fai, *Monsieur*, coment un Sujet
aussi beau & aussi important que celui-ci,
m'étoit échapé; il mérite bien l'attention du
Public; je n'ai cependant rien vû sur cette
Matière, & je ne fai si elle a été traitée.

L'Isle de Corse où se trouve l'Académie, qui
a proposé ce Sujet, a été depuis quelque tems
exposée à des Mouvemens Civils si violens,
qu'elle ne peut guères fervir d'azile aux Mu-
ses, qui aiment le repos, l'ordre & la paix.
Il faloit bien que les Loix que les *Genois* vou-
loient imposer au Peuple qui habite ce Pais,
ne fussent ni conformes, ni apropiées à son
Naturel & à son Temperament, puisqu'elles
ont eu si peu de consistance & de durée, &
que les flots, qui environent cette Isle, ont
été moins agités que ses infortunés Habitans.

Il en est peut être du Génie d'une Nation,
come du caractère & des qualités d'une Plan-
te. Transportés là dans un Terroir étranger,

qui ne lui convienne pas, vous changés ; en quelque sorte, sa forme & ses propriétés ; elle dégénère, elle perd beaucoup de son lustre & de sa vigueur. Certains Arbres demandent une terre sèche & légère ; d'autres veulent un terrain humide, gras & profond. Il en est de même de diférens Peuples : Les uns sont nés pour être gouvernés par des Rois ; ils ont besoin d'être retenus par le frein d'une Autorité despotique : Les autres, Amis de la Liberté, secoueroient bien-tôt un joug incommode & onereux : Il ne leur faut qu'un Pouvoir moderé, des Loix douces, qui maintiennent l'égalité entre les Citoïens, qui fassent respecter l'ordre, sans trop faire sentir le Comandement & la Subordination. En un mot certaines Nations sont propres à plier sous le Sceptre d'un Monarque ; les autres semblent être destinées par la Providence à vivre sous la Discipline & à l'abri d'un Gouvernement Républicain.

Les *Romains* voulurent mettre en liberté le Peuple de *Capadoce* ; mais il les pria de leur laisser des Princes, étant acoutumés à la soumission, & à l'obéissance. Les *Romains*, au contraire, ne firent presque rien de grand sous le Gouvernement des Rois ; ils ne sortirent des bornes de l'*Italie*, que sous leurs Consuls ; ils leur durent leurs Victoires & leurs

leurs Conquêtes , & ils comencèrent à décroître dès que les Empereurs usurpèrent une Autorité arbitraire & despotique. Un Pouvoir sans bornes est toujours l'Avant-coureur d'une décadence prochaine.

On attribue l'établissement des Consuls à la violence de *Tarquin* ; mais si l'on examine, avec attention, le Génie & le Caractère des Romains, on verra, qu'ils n'étoient pas disposés à être gouvernés par des Rois. Ce Prince ne fit que développer, par sa Tiranie, le germe de ce Goût Républicain, qui fût la cause des Révolutions de *Rome*, de ses progrès, de son élévation, & de la mort funeste & tragique de la plupart de ses Chefs.

On vit manifestement, dit l'illustre Montesquieu, pendant le peu de tems que dura la Tiranie des Décemvirs, à quel point l'agrandissement de Rome dépendoit de sa Liberté. L'Etat semble avoir perdu l'Ame qui le faisoit mouvoir.

Athènes n'étoit pas plus flexible que *Rome* à la Domination d'un seul. Les beaux jours d'*Athènes*, qui furent l'époque de son lustre & de sa puissance, doivent se compter depuis la Victoire de *Marathon*, jusqu'au Règne d'*Alexandre le Grand* ; mais dans cet intervalle, le Peuple fût presque toujours le Souverain. Si quelques uns des Principaux

de la Nation, come *Themistocles*, *Alcibiade*, *Aristide*, s'élevoient au dessus des autres, par leur courage, ou par leurs Vertus, le Peuple jaloux de son Autorité, ne leur pardonnoit pas un mérite supérieur : Il se servoit quelquefois de l'*Ostracisme*, moien injuste, mais autorisé par l'usage, pour les faire descendre de ce point de grandeur où ils étoient montés. Souvent même, soupçonneux & cruel, il les en précipitoit, & leur chute étoit presque toujours funeste. Les *Athéniens* ne respectèrent pas même *Socrate*. Ils punirent come Ennemi des Dieux, celui qui vouloit les rendre dignes de porter le titre d'Hommes.

De grands Arbres faisoient ombre aux *Athéniens* ; ils les coupoient à niveau des autres, ou les atrachotent. *Pisistrates* & *Periclés*, qui parvinrent au Souverain Pouvoir, ne le conservèrent qu'en flatant le Peuple, & en lui laissant une ombre d'Autorité. *Périclés* disoit, que toutes les fois qu'il prenoit le Comandement, il faisoit cette réflexion, qu'il alloit comander à des Gens libres, qui étoient de plus Grecs & Athéniens.

Des Loix oposées aux mœurs, aux usages, & au caractère d'une Nation, sont toujours chancelantes & incertaines, parce qu'elles ne sont apuïées que sur la violence, c'est un état contraint & irrégulier, qui ne
peut

peut subsister, qu'autant que dure la force qui l'a établi. C'est un Torrent impétueux, qu'on voudroit en vain arrêter par des Digues; l'Eau se fera issue de quelque côté, elle rompra & renversera bien-tôt toutes les barrières qu'on voudroit opposer à son cours.

Rien ne presse tant un Etat que l'innovation, dit Montagne, le changement des Loix donne seul forme à l'Injustice & à la Tiranie. Toutes grandes mutations, contraires au Génie d'un Peuple, ébranlent l'Etat & le désordonnent.

Le Caractère & le Tempérament d'une Nation sont come un sceau, que Dieu lui a imprimé, pour nous apprendre de quelle manière il veut qu'elle soit gouvernée. Vouloir la courber sous une autre Règle, c'est s'oposer au dessein de la Divinité. Une telle institution ne sauroit être légitime. *Je ne croiois pas, dit Antigone, à Créon, Roi de Thèbes, que les Edits d'un Home Mortel, tel que vous, eussent tant de force qu'ils dussent l'emporter sur les Edits des Dieux même: Loix certaines & immuables, car elles ne sont pas d'hier, ni d'aujourd'hui. On les trouve établies de tems immemorial.*

Aussi les Romains avoient soin de laisser aux Peuples vaincus la forme de leur Gouvernement. Les Empereurs, eux mêmes, eurent cette attention à l'égard des Romains,

ils laissèrent subsister des Noms anciens, sous une Autorité nouvelle. Le Peuple se flatoit d'avoir encore ses Consuls & ses Tribuns, parce qu'il y avoit des Magistrats qui en portoient le titre.

Lorsque les Loix sont appropriées & s'ajustent au génie & au caractère des Nations, elles se soutiennent par elles mêmes, malgré l'inquiétude & l'inconstance naturelle au Cœur humain. C'est une bone nourriture, qui lui donne de la force & de la vigueur. Les Loix de *Sparte*, toutes dures, toutes austères qu'elles étoient, se maintinrent pendant plus de sept cents ans, & ne finirent qu'avec la Liberté de la République. Les Souverains, eux mêmes, y étoient si soumis, qu'*Agésilas* disoit, *qu'un Roi ne doit pas moins obéir aux Loix, que commander aux Hommes.* Ce respect pour les Loix rendit les *Lacédémoniens* supérieurs aux Peuples de la *Grece*, & redoutables aux *Perfes* même. Ils exerçoient cette espèce d'Empire, que la Vertu donne, & qu'on lui cède plus volontairement que le Pouvoir, qu'usurpent le Courage & l'Ambition.

Solon, Législateur d'*Athènes*, conoissoit si bien la nécessité d'approprier les Loix au caractère du Peuple, pour lequel elles sont faites, que quelqu'un lui ayant demandé,

s'il

s'il avoit doné de bones Loix aux *Athéniens*, il répondit, *Oui, les-meiileures qu'ils étoient capables de recevoir.* La foibleffe de ceux qu'il avoit a traiter ne lui permettoit pas d'apliquer à leurs maux de plus fort remèdes, dit un célèbre Auteur. *Solon*, ajoute-t'il, qui s'apercevoit mieux qu'un autre des inconveniens de la *Démocratie*, s'abstint prudemment d'y remédier. Après avoir bien étudié le naturel de ses *Concitoiens*, il conclut, qu'en vain on  teroit le *Pouvoir Souverain*   la multitude, & que si elle s'en laissoit dépouiller, elle le reprendroit bien-tôt, à main armée.

On pourroit citer plusieurs  xemples, qui justifient cette Pensée. Je conois une petite *République* où l'on essaieroit en vain d'établir le *Gouvernement Aristocratique*. C'est un *Arbre étranger* que le *Terrain* ne porte pas.

Rome, il est vrai, a souffert tour à tour, le *Gouvernement des Rois*, celui des *Consuls*, & ensuite celui des *Empereurs*; mais elle s'est mal trouvée du premier; elle étoit alors dans un état d'enfance & de foibleffe, qui ne lui permettoit pas de se conduire par elle même. Dès qu'elle sentit ses forces elle en fit usage, & ce fût pour bannir ses *Guides*, & se faire d'autres *Chefs*, plus propres à la gouverner. Les *Dissentions* entre le *Sénat*

& le Peuple, entre les Consuls & les Tribuns, ne firent que développer les Talens & les Vertus des uns & des autres, & leur donner de l'exercice. Les grandes Qualités des Hommes ne se manifestent jamais mieux, que dans les grands périls. C'est dans le sein des Guerres Civiles où l'on voit briller, avec le plus d'éclat, l'amour de la Patrie, & le zèle pour les Loix & pour la Liberté. L'horreur qu'inspire la Licéence & la Discorde unit d'avantage les bons Citoyens, & signale leur fermeté & leur courage. On ne parleroit pas des *Caton* & des *Brutus*, s'il n'y avoit jamais eû des *Tarquins* & des *Césars*.

Le Gouvernement des Consuls, tout agité qu'il fût, ne laissa pas d'être l'état de virilité de Rome, celui où elle parût avec le plus de dignité & de splendeur. Elle commença à décliner & à tomber dans la Vieillesse, sous le Règne des Empereurs, parce que ses Loix furent changées & que la Liberté fût bannie. Écoutons sur ce sujet le fameux *Corneille*: Il n'est pas moins grand Maître en Politique, qu'il l'est en Poésie. Voici ce qu'il met dans la bouche de *Maxime* parlant à *Auguste*.

*J'ose dire, Seigneur, que par tous les Climats
Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'états.
Chaque Peuple a le sien conforme à sa nature,
Qu'on ne sauroit changer sans lui faire une injure:*

*Tel est la Loi du Ciel, dont le Sage Equidé
Sème dans l'Univers cette diversité.*

*Les Macedoniens aiment le Monarchique ;
Et le reste des Grecs la Liberté publique.*

*Les Parthes, les Persans veulent des Souverains,
Et le seul Consulat est bon pour les Romains.*

Mais ce Consulat si favorable aux Romains, n'est pas propre a toutes les Nations. Après la Mort tragique de Charles I. les Anglois voulurent faire l'essai d'un Gouvernement Républicain; on crût la Monarchie proscrite pour jamais. Cromwel, sous le titre modeste de *Protecteur*, gouverna plus despotiquement que n'avoit fait aucun Roi; mais à peine Cromwel fût il décédé, que l'Angleterre rapella l'Héritier du Trône, qui y monta aussi facilement, que si son Père n'en étoit pas descendu d'une manière violente: C'est que la Constitution de l'Etat & l'inclination des Anglois, le portoient, par une pente douce & naturelle, à la première Place. L'Angleterre a besoin d'un Roi pour la gouverner, come d'un Soleil pour l'éclairer, & de la Mer pour porter ses Vaisseaux.

Quand la Hollande & l'Helvétie n'auroient pas été forcées par les vexations injustes & cruelles des Tirans, qui les gouvernoient, à se soulever contr'eux, le Génie de ces Peuples les auroit portés à secouer un joug

étranger, & à faire leurs efforts pour briser leurs fers. Lorsqu'on remonte à l'origine de ces deux Nations, lorsqu'on étudie leurs inclinations, & leur goût primitif, on y aperçoit un penchant décidé pour la Liberté, & une horreur invincible pour l'Esclavage. Le Climat, la situation du Païs, une certaine Noblesse d'Ame, une haine naturelle pour la Servitude, le désir du bonheur; tout cela peut avoir contribué à fortifier ce penchant. On ne peut guères le détruire, ou l'afoiblir, ce penchant, que par une violence continuelle, ou en changeant les Mœurs & le Génie d'une Nation; ce qui est très difficile: *Cirus*, aiant fait la Guerre à *Crésus* & l'aiant vaincu, il lui demanda ce qu'il devoit faire, pour retenir ses nouveaux Sujets dans l'obéissance, & les empêcher de se soulever? *Crésus* lui conseilla de les amolir peu à peu, en les plongeant dans le Luxe; il crût, que c'étoit l'unique moien de réprimer & de corriger des Esprits inquiets & belliqueux.

Que l'on considère les Causes des Révolutions des Etats, on verra que la plupart sont produites, ou par des Loix dures & injustes, ou par des Loix peu convenables au caractère & au génie de la Nation. Les Loix doivent s'y plier pour être fermes & durables: Elles sont faites pour rendre les Peuples heureux. C'est dans ce

que l'on dit, que le *Salut du Peuple est la suprême Loi*. Tout ce qui ne tend pas à ce but important & nécessaire, ne mérite pas d'être, ni conservé, ni respecté.

Je pourrois, *Monsieur*, m'étendre d'avantage sur ce sujet, mais come le dit le bon la *Fontaine*.

*Loin d'épuiser une Matière,
Il n'en faut prendre que la fleur.*

GENEVE.



OBSERVATIONS

Sur le Suplement au Siècle de LOUIS XIV.

PARce que je n'imite pas la retraite de l'*Hirondelle* & du *Rossignol*, & que je demeure à la Campagne, lors que les Fleurs & la Verdure ont disparu, vous vous imaginés, *Monsieur*, que j'ai beaucoup de loisir; & vous me donés souvent de petites tâches, dont vous pourriés vous aquiter mieux que moi. Apres vous avoir adressé quelques Remarques sur l'Article des *Gens de Lettres*, & sur celui du *Calvinisme* *, dans le *Siècle de Louis XIV.* par l'Illustre *Voltaire*, vous me demandés aujourd'hui des Observations sur le *Suplement* qu'il vient de don-
ner

* Journ. Helv. Septembre & Décemb. 1752.

ner à cette Histoire ; mais je suis plus occupé que vous ne pensés. Un travail, quoi que volontaire, n'en est pas moins un travail. Je comence d'ailleurs à sentir, par l'exemple même de Mr. de *Voltaire*, que le Public se dégoûte aisément d'un Auteur, qui paroît trop souvent sur la Scène ; que des richesses prodiguées perdent de leur prix, & que les meilleurs Oüvrages, excitent l'envie, & donent lieu quelquefois à de bones Critiques, qui, en éclairant le Lecteur, mortifient toujours l'Auteur du Livre, plus touché de la Censure la plus délicate, que de l'Eloge le plus excessif. Mais, *Monsieur*, ces motifs de garder le silence ne m'empêcheront point de parler aujourd'hui, quelque raison que j'aie de craindre de ne pas paroître digne des louanges que vous avés eu la bonté de me doner ; mais on fait que l'Amitié est flatteuse, & qu'elle exagère toujours. Ce qui me détermine enfin à écrire sur le Sujet que vous me proposés, c'est que j'ai fort connu les Acteurs qui ont occasioné le *Supplément de Mr. de Voltaire*, & je vai comencer à vous parler d'eux. Cela servira à entretenir, entre vous & moi, un comerce, qui me devient tous les jours plus utile & plus agréable.

Mr. R O Q U E S, Conseiller Eclésiastique
du Sérénif. Landgrave de *Hesse-Hombourg*,

à qui Mr. de Voltaire adresse son *Supplément au Siècle de Louis XIV.* est Fils du célèbre *Roques*, Pasteur à Bâle; aussi distingué par sa probité, que par l'étendue de ses Connoissances. Les Ouvrages qu'il a doné au Public prouvent également son profond savoir & son amour pour la Religion: Come il m'honoroit de son affection, & qu'il me faisoit la grace de m'écrire très souvent, je me crus engagé à faire son Eloge Historique, après sa mort, & je le publiai dans le *Journal Helvétique d'Avril 1748.* J'apris ensuite plusieurs particularités de sa Vie, toute consacrée à Dieu & aux Sciences, & j'en dis quelques unés, en parlant de l'illustre Mr. de *Crouzas*, Professeur à *Lausanne**, qui m'honoroit aussi de son amitié, & si je l'ose dire de son estime, & dont je regrette encore aujourd'hui la perte.

Mr. *Roques*, très jeune encore, me fût recomandé expressément par Mr. son Père, lors qu'il l'envoia continuer ses Etudes de Théologie à *Genève*. Dès que je le conus, il n'eût plus besoin, aupres de moi, de la recommandation de Mr. son Père; son Esprit & sa Physionomie lui gagnoient tous les Cœurs.

A l'égard de Mr. de la *Beaumelle*, qui a osé

gen-

* Journal Helvétique Février 1751.

censurer très amèrement Mr. de *Voltaire*, après avoir été son Admirateur passionné, je l'ai aussi fort connu, pendant le séjour qu'il a fait en cette Ville, qui a été très court; ainsi Mr. de *Voltaire*, ne sauroit le nommer, come il affecte de le faire plusieurs fois, *l'Élève de Genève*. S'il avoit profité des leçons de ceux qui étoient en droit de lui en donner, il auroit appris d'eux à parler des grands Homes avec plus de respect & de ménagement, & il n'auroit jamais publié la Lettre qu'on trouve dans le *Journal Helvétique* du Mois d'Août p. 168. On ne sauroit nier, qu'elle ne soit bien écrite, mais elle fait autant de tort à son Jugement, qu'elle fait honneur à son Esprit. A l'égard de son Commentaire sur le *Siècle de Louis XIV.* je ne l'ai pas encore lû, mais d'habiles Gens m'ont assuré, que parmi quelques bones Remarques, il s'en trouve plusieurs autres très hazardées, & écrites avec précipitation & malignité. On s'égare souvent lors qu'on prend pour Guides la Haine & la Vengeance. Avec de telles dispositions, il a bien fait de quitter le Ministère, auquel il n'étoit point propre; un Stile haché & décousu, des Phrases brillantes & sonores, des Pensées subtiles, ou singulières, ne font pas le caractère de la vraie & de la bone Eloquence. Ce n'est point

point avec de tels Matériaux , qu'on peut faire des Sermons édifiants & utiles : Aussi ses premiers Effais ne furent-ils pas goûtés.

Je ne sai, *Monsieur*, s'il prit ce goût dans le Séminaire, où il fût forcé d'entrer dans son Enfance & où il fit ses premières Etudes. Je crois que ce fût dans le *Séminaire d'Alais*, où il y avoit de bons Maitres. Mr. l'Abé *Perussi*, Home de qualité & d'esprit, porté à la douceur, & à la tolerance, en étoit le Chef & le Directeur. J'ai connu de jeunes Gens, qui avoient été sous sa conduite, & qui s'en loüoient beaucoup. Comme cet Abé, Neveu de l'Evêque d'*Alais*, aimoit la Poésie & les Belles Lettres, il inspira ce goût à ses Elèves. Il ne fût pas difficile de le comuniquer à Mr. *La Beaumelle*: Né avec une forte inclination pour l'Etude & pour la Gloire, il se sentoit émû & embrasé d'une noble émulation, lorsqu'il lisoit les Ouvrages de *Racine*, de *Fontenelle*, de *Rousseau* & de *Voltaire*. Qui lui auroit dit alors, qu'il seroit un jour aux prises avec ce dernier, & qu'il oseroit se mesurer avec lui ? On ne peut voir qu'avec déplaisir ces sortes de tracaseries, qui deshonnorent leurs Auteurs & qui amusent le Public aux dépens des Gens d'Esprit. Mr. de *Voltaire* croit ce Public trop sage pour rire de pareilles Disputes.

Sachés, écrit-il à Mr. Roques, que le Public peut rire d'un Home heureux & AVANTAGEUX, qui dit, ou fait, ou écrit des sottises; mais qu'il ne rira point d'un Home infortuné & persécuté. Je ne sai, si cette Réflexion est bien fondée: Le Public n'est pas si compatissant, & il rira des sottises, sans trop s'informer si celui qui les dit, ou qui en est l'objet, est heureux ou malheureux. Il suffit qu'ils se donnent en spectacle. Mr. de Voltaire lui même n'a pas trop respecté l'infortune du fameux *Rousseau*; & il sent peut être aujourd'hui combien son procédé à l'égard de ce grand Poete étoit injuste & cruel. Ceci ne justifie point Mr. *La Beaumelle*; il n'est jamais permis d'insulter aux Talens: La Critique a, par elle même, quelque chose de si dur & de si amer, qu'on ne doit là hasarder qu'avec beaucoup de ménagement & de délicatesse, sur tout, lorsqu'elle regarde un Génie supérieur, distingué dans la République des Lettres. Mr. *La Beaumelle* auroit pû s'y faire un nom par son Esprit & par ses Lumières, lorsque l'âge auroit mûri son Génie, & lui auroit donné la prudence & la circonspection qui lui manquent, & qui l'auroient garanti, s'il en eût fait usage, de la Prison de *Vincennes*, où je suis très fâché qu'il soit renfermé. Etant à *Genève*, il s'é-

toit

toit fait estimer par ses mœurs & par sa conduite ; je ne craignois que les égaremens de sa Plume & la licence de son Esprit. Il est tombé dans l'Écueil que je redoutois , & que j'avois prévu. Mais Mr. *Roques* qui a contribué à sa chute , en communiquant à Mr. de *Voltaire* la Lettre mordante que Mr. la *Beaumelle* lui avoit écrite à son sujet , a bien quelque reproche à se faire.

Je viens à présent aux Remarques que je vous ai promises sur le Supplément : Je tâcherai d'abrèger.

Mr. de *Voltaire* a répété plusieurs fois , dans son Supplément , que *S. M. Prussienne* lui fit renoncer dans sa Vieillesse à sa Famille , à sa Maison , à une partie de sa Fortune , à ses Etablissements , pour s'attacher à sa Personne. Je crus , dit-il , pouvoir sans honte recevoir , en dédomagement , une Pension d'un Roi , qui en donne à des Princes. Il ne tenoit qu'à lui de se conserver une Pension considérable , qui lui tient au cœur , en continuant à s'attacher à la Personne d'un puissant Monarque , si digne d'être aimé : Mais il a tout sacrifié pour soutenir Mr. *Konig* , contre Mr. de *Maupertuis* , ou plutôt pour satisfaire l'envie , qu'il portoit à ce dernier. A cette occasion , j'ai relû avec attention quelques Lettres dont le Roi a honoré Mr. de *Voltaire* , & qu'il

qu'il a fait imprimer : Je n'y a trouvé, nulle part, une invitation positive & réelle d'aller à *Berlin*; je n'y ai trouvé que ces témoignages d'estime & d'affection dont ce grand Prince honore les Talens & les Gens de Lettres : Ainsi Mr. *de Voltaire* a tort d'affirmer, que le Roi l'ait arraché du sein de sa Patrie, de ses Amis, &c. Mais que doit penser, que doit dire S. M. Pr. de voir & d'entendre des *François*, Gens d'esprit, & de condition, qu'il aime, & qu'il protège, se déchirer, & se dégrader eux mêmes, dans sa Cour, &, en quelque sorte, sous ses yeux? Je me garderai bien de citer ici les injures que Mr. *de Voltaire* dit à Mr. *de Maupeituis*, & à Mr. *la Beaumelle* : Celui-ci, à la vérité, a irrité sa bile par des invectives; mais est-il permis de repousser des traits grossiers, par des traits grossiers? *Cicéron* dit quelque part, qu'il faut garder de l'honnêteté & de la bienfiance, même dans des choses malhonnêtes.

Il ne faut pas tout voir, tout sentir, tout entendre,

dît *Voltaire*. Excellente leçon, dont il auroit bien fait de profiter, & qui contribueroit bien au bonheur de sa vie!

J'aime mieux entendre Mr. *de Voltaire* louer Madame de *Maintenon*, dont on a dit, mal

à propos, beaucoup de mal, & dire du bien du Cardinal de *Fleuri*, qui n'aimoit pas *Voltaire*. Madame de *Maintenon*, dit il, ne persécuta personne. Elle fit servir les charmes de son Esprit, & sa Dévotion même, à sa Grandeur; elle dompta son Caractère, pour dompter LOUIS XIV. Mais quel abus fit elle de son Pouvoir? Il ne tint pas à elle de soulager le Peuple aux misères duquel elle étoit très sensible; elle contribua à la Paix de *Ryswick*, & détermina le Roi à sacrifier beaucoup, pour l'obtenir.

A l'égard du Cardinal de *Fleuri*, que Mr. de *Voltaire* nomme *Premier Ministre*, quoiqu'il ait dit quelque part dans ses Oeuvres, qu'il n'en eût jamais le titre, il est certain que son Gouvernement fût équitable & modéré: Il rendit la France heureuse & paisible; il avoit acquis la confiance de l'Europe entière, dont il étoit en quelque sorte l'Arbitre; & il donna à la France la *Lorraine*. Il vit, avec beaucoup de peine, les commencemens de la Guerre de 1740. & il ne tint pas à ses soins de la prévenir. J'en pourrois donner pour preuve une Lettre qu'il écrivit quelque tems avant sa Mort au célèbre Mr. de *Crouzas*, & dont j'ai tiré une copie très fidèle, ayant eû l'Original entre les mains.

Mr. *La Beaumelle* reproche à Mr. de *Vol-*

taire le plagiat d'un Songe très ingénieux, que *Pitaval* fit imprimer, il y a quelques Années sous le nom de *Mr. de la Motte*. Le voici, autant que ma Mémoire peut me le fournir.

*Souvent un peu de Vérité
Se mêle au plus grossier Mensonge ;
L'Autre Nuit, dans l'erreur d'un Songe,
Au rang des Rois j'étois monté.
Je vous aimois alors, & j'osois vous le dire.
Les Dieux à mon réveil, ne m'ont pas tout ôté ;
Je n'ai perdu que mon Empire.*

Il est certain que ces Vers, ou de semblables, ont été attribués à *La Motte* long-tems avant que ceux de *Mr. de Voltaire* eussent parû ; ainsi les soupçons de plagiat ne peuvent tomber que sur lui ; mais quelle apparence qu'un Home si riche s'avisa de piller autrui ? On ne se fait pas un scrupule de voler les Anciens, mais on est plus réservé à l'égard des Modernes. Il peut-être que *Mr. de Voltaire* eut lû les Vers de *la Motte*, qu'ils fussent restés dans sa Mémoire, & qu'il en ait fait usage, come d'une bagatelle délicate, sans se rapeller de qui il les tenoit : Il s'est même approprié cette Pensée, en lui donant un tour un peu différent, & en la présentant sous d'autres images.

Mr. de Voltaire raporte, dans son Supplément 2

ment, quelques Vers de la Tragédie de Rome Sauvée, les voici.

*La même fermeté dans le Cœur des Mortels
Forne les grands Héros, & les grands Criminels.
Qui du Crime à la Terre a donné des exemples.
S'il eût aimé la gloire eût mérité des Temples.*

Je suis surpris que Mr. la Beaumelle, qui ne pardone rien à Mr. de Voltaire, ne l'ait pas aculé d'avoir pris cette pensée de Thomas Corneille, qui dit dans une de ses Tragédies.
Pour commettre un grand Crime, il faut de la Vertu.

Il n'auroit pas moins raison de relever Mr. de Voltaire sur ce qu'il dit du Suplice du fameux Ministre Brousson. Mr. de Voltaire, pour justifier l'injustice & la cruauté du Suplice de la rotie, que ce Malheureux souffrit avec fermeté, cite l'Autorité de l'Abé Brueys, qui, dans son *Histoire des Troubles des Cévennes*, raporte, que ce Ministre avoit eu des intelligences avec les Ennemis, & qu'il fut roué sur sa propre confession; Mais, ajoute Mr. de Voltaire, ces intelligences étoient très peu de chose: Elles étoient en effet si peu de chose, qu'elles n'ont jamais existé. Il est certain que la Superstition les avoit suposées, pour perdre ce Malheureux, & pour donner quelque couleur à une barbare injustice. Mais, dit-on, il fut roué sur sa propre confession.

Et qui ne fait que les tourmens de la Torture font avouer à l'Innocence les Crimes qu'elle n'a jamais pensé à comettre, & que la *Question* a fait périr bien des Innocens, si elle a fait punir bien des Coupables? A l'égard de *Brueys*, son témoignage ne peut-être ici d'aucun poids. Né de la Religion Réformée, qu'il soutint longtems par vanité, & qu'il abandonna lâchement par intérêt, il devint le plus fougueux & le plus cruel Ennemi des Protestans : Sa partialité étoit si déclarée, que les Catholiques même s'en défioient.

On me permettra de faire ici une courte Réflexion, sur les Persécutions faites aux Réformés, après la Révocation de l'Edit de *Nantes*. Mr. de *Voltaire* dit, qu'on ne s'aperçoit plus de leur sortie du Roiaume; mais seroit-il possible, que huit à neuf cent mille Habitans de moins, ne fissent aucun vuide? Mr. de *Voltaire* a calculé que la *France* contient environ 22. Millions de Persones; mais si tous ceux qui en sont sortis y étoient restés, ce nombre ne seroit-il pas augmenté? Ceux qui ont voyagé dans les Provinces ont trouvé bien des Maisons désertes, & des Terres en friche.

Je viens à présent à une Anecdote, qui est vraie, mais que Mr. de la *Beaumelle* rapporte

porté un peu malignement. Madame du Noier aiant quité la France, & s'étant retirée en Hollande avec ses deux Filles, pour éviter la persécution; Mr. de Voltaire qui y fit un Voiage, les vit, & devint amoureux de l'une d'elles, qui étoit aimable & spirituelle: Lui étoit jeune & sensible: Ainsi ils se trouvèrent but à but, & ils s'aimèrent. La Mère s'oposa fort à cette inclination naissante; mais ces obstacles n'étoient pas capables de rebuter le passionné Voltaire, qui joua fort bien son rôle d'Amant. Il faut convenir cependant, qu'Arouet, dont il portoit alors le nom, n'écrivoit pas si bien que Voltaire: Aussi n'avoit-il guères que 17. à 18. ans. Ce Soleil naissant n'a été dans tout son éclat que dans son Midi: Aujourd'hui qu'il est dans son Couchant, on prétend qu'il ne jette plus qu'une foible lumière; cependant elle fust bien, pour nous éclairer: Un grand Génie décline plus tard qu'un autre. Quoi qu'il en soit, Monsieur, si vous voulés juger vous même, de l'Esprit de Mr. de Voltaire, lors qu'il n'étoit presque qu'à son Aurore, lisés les 14. Lettres qu'il écrivit à Olimpe, sa Maitresse; & que Madame du Noier à inserées dans le Vme. Tom. de ses *Lettres Galantes*, qui ont eu beaucoup de réputation, & qui cependant, ne sont

pas trop bien écrites ; mais elles contiennent des Nouvelles ou vraies ou fausses ; & l'on pardonne la forme , en faveur de la matière. Les Lettres de Mr. de *Voltaire* sont datées de l'an 1713. & elles ont un caractère de vérité , qui se fait sentir. Il semble que l'on lise les *Lettres Portugaises* , ou celles d'*Abelard* à *Héloïse* ; Madame du Noier a déjà fait cette remarque ; mais elle ne manque pas d'observer , qu'*Arouet* n'eut pas un si triste sort que l'Infortuné *Abelard*. Je soupçonne fort , que dans ces Lettres l'Esprit joue le Personnage du Cœur , car Mr. de *Voltaire* n'est pas accusé d'avoir le Cœur tendre ; cependant , son Amour ou vrai ou faux lui dicta le joli Madrigal que voici.

*Enfin je vous ai vu , charmant Objet que j'aime ,
 En Cavalier déguisé dans ce jour ;
 J'ai cru voir Vénus elle même ,
 Sous la Figure de l'Amour.
 L'Amour & vous , vous êtes de même âge ;
 Et sa Mere à moins de beauté :
 Mais malgré ce double avantage
 J'ai reconnu bien-tôt la vérité.
 Olimpe , vous êtes trop sage ,
 Pour être une Divinité.*

Le Père d'*Arouet* fût très indigné de cette Amourette ; il ne parloit pas moins que de le faire enfermer , ou de l'envoier aux Isles.

Il le déshérita même à cette occasion ; il falût pour faire sa paix , entrer chez un Procureur , afin d'apprendre le Métier de Robin , auquel son Père le destinoit. Ceci me rapelle les Vers de Boileau.

*La Famille en pâtit, & voit en frémissant,
Dans les poudres du Greffe , un Poète naissant.*

L'Apprentissage d'Arouet ne fût pas long ; son Père mourut , lui laissa du bien , & Voltaire l'augmenta considérablement par son œconomie , & en mettant à profit ses heureux talens : Plus fortuné que le fameux Rousseau , qui aiant abandonné le Parnasse pour errer dans le Palais de Plutus , où malgré lui ,

On le vit calculer , nombrer , chiffrer , rabattre ,

en fût bien tôt réprouvé , & réduit à suivre sa destination , & à revenir aux Muses , qui le laissèrent pauvre & miserable ; bien qu'il fût leur Favori ; car il n'y a que bonheur & malheur dans ce Monde.

*Où l'un échoue , un autre arrive au Port :
Quoi qu'ils courent tous deux une route commune,
Bien plus que tous nos soins , les caprices du sort
Décident de nôtre Fortune.*

Mais , Monsieur , cette petite Histoire , m'a un peu éloigné de nôtre Supplément , & j'y reviens.

Je ne ferai plus que quelques légères Observations, me réservant à vous dire ce qui me reste à remarquer, de vive voix, dans ce petit Hermitage que vous aimez, parce que vous y trouvés des Livres choisis, que vous lisés avec goût, & un Ami qui vous y reçoit avec plaisir, parce qu'il trouve en vous beaucoup de Talens, & une Probité délicate & éclairée, que j'estime plus que l'Esprit & les Talens.

Mr. de Voltaire reproche avec aigreur à Mr. la Beaumelle d'avoir dit, que le Comte de PIELO, ne mourut au Lit d'honneur, que parce qu'il s'ennuioit à perir, à Coppenhague, & qu'il n'étoit estimé des Savans Dannois, que parce qu'ils sont fort ignorans. Mr. de Voltaire lui fait sentir, avec raison, combien une telle décision est indécente. Mais lui même n'a t'il point de reproches à se faire à cet égard? A peine son Esprit s'ouvroit-il aux Connoissances, qu'il décidoit déjà, en Maître, du mérite des Auteurs, & qu'il régloit leur rang sur le Parnasse. Son exemple ne justifie point Mr. La Beaumelle, qui a été Professeur aux Belles-Lettres Françoises à Coppenhague. Qui lui diroit qu'il n'a quitté cette Capitale, que parce qu'il s'y ennuiroit à mourir, & qu'il y trouvoit l'air trop froid & trop grossier pour un Esprit aussi vif, & aussi subtil

que

que le sien, diroit peut être la vérité. Si l'on ajoutoit que ses manières hautaines, ses airs décisifs, ont révolté une Nation qu'il avoit intérêt de ménager; peut-être encore ne s'écarteroit-on pas de la vérité. Mais ce qui m'étonne, c'est qu'après avoir traité d'Ignorans les Savans du *Dannemarck*, il dise cependant, dans la Lettre imprimée dans le Journal Helvétique du Mois d'Août 1753. pag. 181. qu'il y a moins de goût & d'esprit à Berlin qu'à Coppenhague. C'est peut-être pour cela, qu'il n'a pas voulu y rester, & qu'on n'y a pas goûté sa *Speçtatrice Danoise*, & ses *Pensées*; quoi que, dit-il, de mauvais Livres y aient fait la fortune à bien des Gens.

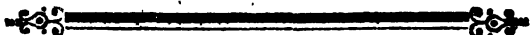
Il assure encore, qu'on se gâte le goût à *Potsdam*, tout come Mr. de *Voltaire* disoit que le Génie baïssoit à *Bruxelles*, lors que le fameux *Rouffseau* y faisoit son séjour. Ces sortes d'imputations sont aussi fausses qu'injurieuses: Il y a par tout des Gens d'esprit & de goût, dont le comerce est aussi instructif qu'agréable. Le Climat même le plus barbare influe peu sur le Génie. *Ovide* exilé en *Scythie* y a fait d'excellens Vers. Ceux que *Rouffseau* a composé à *Bruxelles* ne sont pas inférieurs à ceux qu'il fit à *Paris*: L'âge seul, peut avoir mis entr'eux quelque différence.

rence. A l'égard de Potsdam c'est une Ecole d'esprit, & de politesse; le Soleil qui y brille échaufe & éclaire tout de ses rayons :

Sous les Neiges du Nord il fait croître des Fleurs,

Ce qui fait tout dégénérer, dit Mr. de Voltaire, *c'est lors qu'on préfère une Epigramme a tout; & que le plaisir de médire nous fait oublier ce qu'on doit à la Justice.*

J'ajoute ici, non une Epigramme, je n'ai pas assez de malignité pour en faire; mais une Ode adressée à Mr. de Voltaire: J'ai assez de franchise pour oser lui dire la vérité, & je lui crois trop d'amour pour elle, pour refuser de l'entendre. Il appelle ce Siècle *le Siècle des Petiteffes*. C'en seroit une bien grande que de rejeter la Vérité.



ODE à Mr. DE VOLTAIRE.

VOLTAIRE tu chéris les attraits de la Gloire,
 Moins belle que la Probité;
 Sans elle, au vain éclat du Temple de Mémoire,
 Je préfère l'obscurité.

A quoi sert, des Talens, le pompeux étalage,
 S'ils détruisent le vrai bonheur?

Dans la honte d'autrui l'Homme prudent & sage,
 Pourroit-il placer son honneur?

Dans cet Effain d'Auteurs , que le Ciel fait éclore ,

Ne verrons nous que des Rivaux ?

Et nôtre Cœur rempli du fiel qui le dévorre ,

Ne verra t il que leurs défauts ?

Quoi *Maupertuis, Rousseau, Fréron & des Fontaine*

N'auroient ils aucune beauté ?

Pourquoi leur refuser , aveuglés par la Haine ,

L'Eloge qu'ils ont mérité ?

Quand l'aimable Zephir , sous son aile légère ,

Fait germer & croître des fleurs ;

L'Aquilon les abat , & de son soufle altère ,

Le vif éclat de leurs couleurs.

L'Envieux cherche à voir les foiblesses des autres ,

Pour nourrir sa malignité :

Mais s'ils ont leurs défauts , n'avons nous pas les
nôtres ,

Que nous cache la vanité !

Des Peuples infensés , moins doux que nous ne sommes ;

Ont immolé de vils Mortels ,

Nous , à nos Passions , nous immolons des Hommes ,

Dignes , peut être , des Autels.

Un Barbare se plaît à plonger dans l'abîme

Les Malheureux qu'il fait souffrir ;

Mais l'Auguste Equité , du joug qui les opprime ,

Veut leur aider à s'affranchir.

La Guerrière *Pallas* couvroit de son Egide

Un Héros tendre & généreux ;

Mais un Tiran cruel , mais un Prince perfide ,

Tomboit sous le fer rigoureux.

Muses , pour célébrer le Savoir , l'Innocence ,

Prêtés moi les plus doux acords.

Si je vous implorois , pour servir ma vengeance ,

Ne m'inspirés que des remords !

Des Auteurs qu'avilit ta sublime Eloquence ;

Voltaire , crains tu les clameurs ?

Le Soleil lumineux , fait fuir par sa présence ,

L'ombre des plus noires vapeurs.

Voit on le Rossignol , dans son tendre ramage ,

Fronder le Pan ou le Vautour ?

Il méprise les cris & la jalouse rage

Des Oiseaux de la Basse-Cour.

L'Aigle , d'un vol hardi , fend l'Air , perce la Nue ;

Laisse ramper ses Envieux ;

De la Terre & du Ciel , parcourant l'étendue ,

Il a comerce avec les Dieux.

Aussi clair que profond , tu portes la lumière ,

Par tout où tombent tes regards.

Ton Genie imortel ne conoit de barrière ,

Que les bornes même des Arts.

GENEVE le 17. Nov. 1753. J. B. T.

LET.



L E T T R E

*De Mr. l'Abbé DE MONTGON à un
de ses Amis.*

JE ferois obligé, *Monsieur*, à l'Editeur, du *Testament politique du Cardinal Alberoni*, de le faire conoitre au Public. Si j'aspirois à la réputation d'Ecrivain hardi & élégant, je laisserois volontiers subsister l'erreur de ceux qui m'attribuent ce Livre, le moins mauvais de son espèce, qui ait encore paru, quant aux idées politiques. Mais les relations que j'ai dans la Société, ma façon de penser, la Religion que je professe, m'engagent à souhaiter de ne partager avec cet Editeur inconnu, ni l'honneur, ni la haine que son Livre lui peut mériter.

J'ai écrit mes Mémoires pour ma justification. Si j'ai osé ne pas taire des vérités peu glorieuses au Cardinal de *Fleuri*, ce n'a point été l'esprit de Censeur qui me les a fait produire; & si j'avois voulu me livrer à la critique de ce Ministre, plus fameux que célèbre, je n'aurois point eû besoin, pour me le faire pardonner, de me cacher sous le masque d'un Homme connu pour indifférent sur
cette

cette Eminence : La force de la vérité auroit fait fermer les yeux sur les Sujets que j'avois de ne pas l'aimer. Je ne passe point au Libraire, qui a été le mien, & s'en est bien trouvé, d'avoir acrédité, ou par ses insinuations, ou par ses réponses équivoques, le soupçon que j'aie donné des papiers & des instructions à l'Editeur. Il ne faut qu'être médiocrement versé dans la conoissance du Stile, pour conoitre que le *Monsignor A. M.* n'est pas l'Abé de *Montgon*. Cependant le Peuple Lecteur a pris le change; & Mr. de *Voltaire* s'est fait un plaisir malin de se joindre à lui. Il ne m'appartient point d'aprofondir d'où & coment ce *Monsignor A. M.* a eù ses liasses de Papiers du Cardinal *Albéroni*. Mais il m'est important de ne pas laisser croire, que j'aie part à leur publication; j'en apelle à l'Editeur. Les Principes Machiavelistes n'ont peut être pas été chez lui jusqu'au cœur; & il ne refusera pas de convenir d'une vérité, qui après tout ne scauroit lui nuire. La prolixité qu'on reproche à mes Mémoires, lui rend même intéressant l'aveu qu'il fera de n'avoir jamais été en relation quelconque avec moi. J'ai pour lui l'espèce d'estime à laquelle a droit de prétendre un Home distingué par son savoir. Mais je ne le conois, lui & son Livre, que come tous ceux qui

Novembre 1753.

471

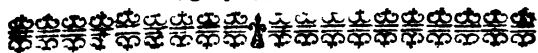
lisent conoissent, l'un & l'autre. Je n'ai eü ni part, ni conivence à son travail, & je puis jurer, qu'avant que d'avoir lü le *Testament politique du Cardinal Albéroni*, je n'avois pas eü la moiudre idée d'un pareil Ouvragé. Vous m'obligerés, *Monsieur*, de m'aider à faire cesser une erreur, qui ne me seroit honorable, du côté de l'esprit, qu'à la honte de ma Religion & de ma droiture.

J'ai l'honneur d'être &c.

ROME le 1. Octobre 1753.



NOU.



NOUVELLES DECOUVERTES D'AGRICULTURE.

NOUS croïons faire plaisir au Public, en lui faisant part des Lettres, sur l'Agriculture, qui nous ont été communiquées. Le *Traité*, qui fait le sujet de ces Lettres, est de Mr. Tull, *savant Anglois*, traduit par Mrs. Gottfort & Otter, *revû & corrigé* par Mrs. Du Hamel & Buffon.

Dès que ce *Traité* parût en ce *Pais*, nombre de personnes ont tenté diverses *Expériences* rapportées dans cet *Essai*. On verra par les Lettres que nous publions, les succès qu'elles ont eu jusques à présent. Nous ne nommerons point les *Auteurs* de cette *Correspondance*, n'ayant eu la *liberté* de la rendre publique qu'à cette condition.

Iere. LETTRE de Mr. De R***.
Gentilhomme du *Pais de Vaud*, à Mr. B***t.
à GENEVE.

DEpuis que j'ai eu l'honneur de vous voir, Monsieur, dans votre belle solitude, où j'ai admiré vos occupations & sur tout votre *Oeconomie Champêtre*, j'ai lu l'*Essai sur la Culture des Terres*, suivant les Principes
de

de Mr. Tull, publié par Mr. Du Hamel
 Du Mançeau, de l'Acad. Royale des Scien-
 ces de Paris. J'ai été charmé du Siftème
 nouveau, qu'on nous comunique, mais
 je n'ai voulu tenter aucune Expérience, fans
 vous avoir auparavant consulté. Vous êtes
 sur les Lieux, d'où l'on me mande, que di-
 verses Persones, & notamment une très ver-
 fée dans les Arts, un *Second Aristée* *, suit
 depuis quelques Années la Doctrine conte-
 nue dans cet Ouvrage. On ajoute même,
 que nous verrons incessamment paroître un
 Traité rempli de nouvelles Expériences, en-
 richi de diverses Tailles douces, qui repré-
 sentent les nouvelles Charues de l'invention
 de cet Auteur, & un Semoir beaucoup mieux
 construit, que celui inventé par Mr. Tull.
 Dès que ce Livre paroitra, faites moi le plaisir
 de me l'envoyer. Je brûle d'impatience de
 mettre moi même la main à l'Oeuvre; mais
 come j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire,
 je ne ferai rien que je n'aie vôtre avis. J'es-
 père, qu'il ne détruira pas les idées flateuses,
 que je me fais d'avance de voir prospérer nos
 Campagnes; de voir des Récoltes magnifi-
 ques, des Prairies où l'Herbe couvrira nos
 Troupeaux, des Champs où le Moissonneur

I i

fatis-

* *Aristée* est l'Auteur de bien des Découvertes
 utiles. Il étoit Roi & Berger tout à la fois. *Virgile.*

fatisfait pourra à l'ombre des Epis, exercer long-tems sa Faucille tranchante, des Vignes où la grosseur des Grapes ne nous feront plus regretter celles de *Canaan*: Tout cela, suivant ces Observations, se fera avec facilité, avec peu de dépense, & sans aucun engrais. Je vous avoüe que ce Système m'enchanté. J'ai presque déjà congédié mes Troupeaux. Je vaî mettre au feu nos lourdes Charües, qui m'ont à la vérité toûjours déplü. Que je languis d'être Possesseur de ce charmant Sémoir, qui passera la femence, cöme mon Jardinier arrange les Oignons ou les Laitües de mon Jardin; & de voir ces brins de *Sainfoin*, qui fourniront des Touffes d'Herbes de cinq pieds de hauteur! Qu'en dites vous, *Monsieur*?

Je ne suis pas surpris si nôtre Auteur ne fait nul cas des Prairies ordinaires. *Un Arpent de Sainfoin produit autant d'Herbe, que 30. ou 40. Arpens de Prés ordinaires. Le produit d'une seule Plante passera une demi Livre. Ainsi lors qu'il y aura 112. Plantes dans une Perche quarrée, quand on suposeroit que chaque Plante, l'une portant l'autre, ne produiroit qu'un quart de livre de Foin, on aura néanmoins vingt & huit Livres de foin par Perche quarrée**. Ce n'est pas tout, *Monsieur*, nôtre

* Tull pag. 240.

tre Auteur assure : *Que ce Fourrage est si bon, qu'on peut se dispenser de donner de l'Avoine aux Chevaux** : Il ajoute, à la vérité, qu'on ne peut avoir de ce bon Foin, que quand on le cultive suivant la nouvelle Méthode :

Pour n'en pas dire trop, je vous fais grâce des autres avantages ; mais je me promets bien qu'aucun ne méchamera ; pas même celui de la nourriture de la Basse Cour. Et de ces Navets, dont un seul fera la soupe à tous mes Valets, n'en dirons nous rien ? Des Navets de 16. à 19. Livres ! Un Arpent me vendra 60000. Livres de Navets, (P. 260.) Et come j'en sème ordinairement dix Arpens, j'en recueillerai environ 600000. Livres. Combien de Bœufs, ne vai-je pas engraisser ! Pour des Moutons je n'en veux point, ces Messieurs sont trop délicats ; il faut trop de cérémonie pour les acoutumer à cette sorte de nourriture. J'abhorre la cérémonie, & tout ce qui est pénible me déplaît. Je ne veux que du grand, du magnifique, du comode. Je suis de l'avis de Mr. Tull : *Aténuons la terre (Pag. 19) rendons la Meuble.* Il y a pourtant une chose dans ce Chapitre qui me fait de la peine. On peut, dit l'Auteur, *admettre que la terre est la principale nourriture des Plantes.* (P. 20.) J'étois

* Tull pag. 248.

autrefois dans ces idées ; mais depuis que j'ai lû la fameuse *Chimie de Boerhaave*, je pense différemment. Voici ce qu'il dit, *L'Histoire des Animaux & des Végétaux*, dans laquelle je me suis engagé, pour parvenir à la connoissance de la terre, nous apprend, que toutes les propriétés de ces espèces d'Etres, ont un si grand rapport entr'elles, qu'elles sont les mêmes à plusieurs égards, &c. * Je supprime le reste du paragraphe, il m'avilit trop, *Les Corps des Animaux ne sont autre chose que des Végétaux un peu changés*. Il n'y a d'autre différence entre un Chou & moi, que dans certains Sels. En vérité Mr. Boerhaave vous n'y pensés pas ; & encore vous ne distingués pas ma Chair de celle d'un Ane ; c'est nous mettre trop au rabais. Mais poursuivons, & écoutons, encore nôtre *Batave*, qui assure qu'il n'y a rien de plus efficace pour dégager la Terre d'avec les autres parties des Végétaux, que la putréfaction (P. 667.)

La Putréfaction, dit-il encore, sépare & divise leurs Elémens mieux que tout autre moïen. Elle détruit leur première forme, & fait qu'ils deviennent à peu près les mêmes, que ceux des Animaux. Par là même elle fait que les
Corps

* Institutions & Expériences de Chimie T. II. p. 665. traduites par Mr. Allamand, & imprimées en 1752. chez J. Wetstein.

Corps des Animaux & des Végétaux peuvent reproduire dans l'Air, dans l'Eau, & dans la Terre, une nouvelle matière, propre à nourrir d'autres Végétaux, & par là même des Animaux.

Je vous vois un peu froncer le sourcil, Monsieur, sur la Doctrine de notre Professeur *Hollandois*, & vous allés peut-être lui faire la même chicane, que celle que lui suscita son fameux Discours prononcé en 1730. *De honore Medici servitute*, où l'équivoque du mot de Nature, si souvent répété, rendit *Boerhaave* suspect d'irréligion; ce qui renouvela les accusations d'Athéisme & de Spinosisme; & ce qu'on n'avoit point encore fait jusqu'en 1730. c'est qu'il fût accusé tout net, de nier l'Immortalité de l'Âme*.

Je m'écarte. J'ai presque oublié, que ce dont-il est question entre nous n'est autre chose, que ce que qu'avance *Mr. Tull* ou son Comentateur, qui dit, qu'on peut admettre que la Terre est la principale nourriture des Plantes (p. 20.) & que *M. Boerhaave*, pense que la putréfaction y entre pour quelque chose. Il dit plus, c'est qu'il pense, que sans

* Vie de *Boerhaave*, tirée du Discours Académique, qui fût prononcé en son honneur, le 4. Sept. 1740. environ un Mois & demi après sa mort, par *Mr. Sebultens*.

elle la Fertilité de la Terre cesseroit, qu'elle perdrait sa vertu nutritive, & que ce n'est qu'en suite de la Corruption des Corps, que la Nature se récupère, pour fournir toujours une nouvelle Matière propre à entretenir le mouvement de la Navette. Voici comment il parle. *La Putréfaction est donc très utile, pour fertiliser les Terres, & par conséquent tous les Animaux, tant ceux qui existent à présent, que ceux qui existeront dans la suite; devant se corrompre par une suite des Loix de la Nature, ils fourniront toujours une nouvelle Matière, qui rendra à la Terre sa première fertilité, & sa première vertu nutritive*.*

Voilà, Monsieur, ce qui me cause de l'embarras. Un de mes Docteurs prétend avoir prouvé, *qu'plus on divise les molécules de terre, plus on augmente la surface des molécules, plus on met les Terres en état de fournir de la nourriture aux Plantes, & plus par conséquent on les rend fertiles**.* Et un peu auparavant, ce même Auteur dit, *qu'on peut admettre, que la Terre est la principale nourriture des Plantes.* (P. 20)

Mon autre Docteur ne parle point le même Langage. Il s'en faut beaucoup. Je l'ai déjà cité ci dessus; ne répétons pas. Je comprends

* Chimie de Boerhaave pag. 667.

** Tull Page 48.

prenez bien, que vous m'allés dire, que quoi que *Boerhaave*, ne parle pas de cet *atenuage*, de cette division des Molécules &c.... ce n'est pas dire qu'il exclue tout cet attirail. Non sans doute, mais il laisse un peu agir la Nature, & il fait peut-être, avec un peu de *Putréfaction*, ce que nous faisons avec beaucoup plus de cérémonie. Je dis plus; que si on étoit à même de le consulter sur ce travail de la Terre il ne le désaprouveroit pas; mais il auroit de la peine à convenir, à ce que je crois, que la terre est la principale nourriture des Plantes. Il est vrai, qu'on pourroit encore m'objecter, que c'est ici un Médecin qui parle, & que Mr. *Boerhaave* n'a voit jamais entendu parler de Mr. *Tull*: Vous me dirés, peut-être encore, qu'autre chose est d'aller tâter le poulx à un Malade, ou de labourer un Champ; j'en conviens, & je conviendrai même encore, que ce Chimiste, le fameux *Boerhaave* peut s'être trompé, & que Mr. *Tull* a raison. D'ailleurs le Système du dernier me convient beaucoup mieux, puis qu'il exclut l'Engrais, & le Fumier. L'Univers dût-il finir dans 3. ou 400000. Ans, manque de *Putréfaction*; que Madame la Nature s'acomode. S'il lui faut de la Pourriture, pour fournir une nouvelle Matière propre à renouveler le Genre humain; si elle ne peut

rien faire sans Matière féculaire, qu'elle l'aille chercher. Pour moi, à qui elle manque, j'adopte Mr. Tull, en plein, & j'envoie promener nôtre Hollandois, qui de sa vie n'avoit vû croître un Epi de Froment, & encore moins une Grape de Raisin. *Aténuons donc, divisons les molécules de la Terre. Les labours réitérés feront le même éfet que le Fumier.* (P.48. & 49.) Voila ce qui s'apelle parler : *Il est bien plus avantageux d'augmenter la fertilité des Terres, par les Labours, que par le Fumier, 1^o. Parce qu'on ne peut s'en procurer qu'une certaine quantité ; au lieu qu'on peut diviser & subdiviser les molécules de terre jusques à l'Infini : Des Homes & des Chevaux, suffisent pour cet éfet. Donc ajoute Mr. Tull, les secours qu'on tirera des fumiers seront limités ; au lieu qu'on n'aperçoit point les bornes de ceux que les labours nous produiront. Ho ! Mr. Tull doucement, s'il vous plait ; atendons d'avoir des brius de Sainfoin de cinq pieds de hauteur, & des Navets de 19. à 20. Livres pour nourrir tous ces Homes & tous ces Chevaux, ocupés à cette subdivision de molécules de Terre à l'infini. Atendons, qu'un Arpent de Terre, nous produise 60000 Livres pesant de Navets, & qu'une Perche quarrée de Sainfoin nous done 28. livres de Fourage. (p.260.)*

Si on peut espérer de parvenir à toutes ces choses merveilleuses, ce sera sans doute, come le dit Mr. *Du Hamel* dans sa Préface du Livre de Mr. *Tull* qu'il a comenté. Voici comment il parle p. 30. *Il ne seroit pas difficile de doner des exemples d'une fertilité encore plus grande, (Je veux dire celle que rapporte Pline, qui se contente de cent ou cent cinquante pour un) puis qu'en cultivant des grains de Froment dans un Potager, il est comun de les voir produire chacun quarante & cinquante Epis, & chaque Epi contenir quarante ou cinquante grains; ce qui fait seize cents, ou deux mille, ou deux mille cinq cents grains pour un. Or s'il est possible de parvenir en grand à cette fertilité, c'est assurément en suivant les principes de Mr. Tull, puis que sa culture est assés semblable, à celle qu'on donne aux Plantes potagères.* Oui, mais à ces Plantes potagères, on joint à leur culture beaucoup de fumier, & suivant le Système de Mr. *Tull*, on peut s'en passer. Je m'aperçois donc qu'il y a ici du plus, ou du moins, que l'expérience nous apprendra. Je vai passer à un autre Article. C'est l'Oeconomie de la Semence. Je n'en emploierai que 12. liv. où j'en emploiois 110. ou environ. Cela paroît du premier coup d'œil surprenant; mais en réfléchissant sur la manière dont

dont ces 12. liv. sont employées, l'étonnement cesse. Ici on ne jette pas le Grain au hazard, on le place où l'on veut, à la distance & à la profondeur donnée. Que cela est admirable! Quelle différence avec nôtre manière étourdie de jeter le Bled sur la Terre! La plus grande partie ne s'enterre pas, l'autre s'enterre trop, l'autre pas assez, une autre partie est foulée par les Bestiaux, qui conduisent la Charue ou la Herse; la Terre est, par ces lourdes Masses, tapie & retapie. Au lieu qu'avec le *Semoir* de Mr. *Tull*, tout se fait, le Compas & la Règle à la main; on évite tous ces inconvéniens, on épargne les neuf dixièmes de la Semence ou environ, & on a une Récolte magnifique. A la vérité, après que le Bled a été rangé dans la Terre, come les Echets sur un Damier, il ne faut pas l'abandonner, come nous faisons, & dire, *Viens si tu peux*. Il faut le cultiver, à peu près, avec la même attention & les mêmes précautions, qu'on cultive des Plantes potagères. Qu'en dites vous, *Monsieur*? Auriés-vous jamais pensé, qu'on vous auroit mis à même de donner à vos vastes Campagnes de Bled, les mêmes soins, la même culture ou aprachant, que vous donés à votre Jardin? Ce n'est pas tout, on vient vous inviter à cultiver vos Prairies de la même

même façon. Non sans doute, cette idée ne vous est pas venue, non plus que celle de se servir à ces fins d'une Charüe. Convenés, *Monsieur*, que l'invention est très bien trouvée, & que cette Charüe, faisant à peu près l'effet de la Hoüe ou de la Beche, il n'est pas raisonnable de laisser le Froment, le plus précieux des Grains, sans aucune culture, ni de l'abandonner à lui même, après l'avoir mis en terre. On soigne bien les autres Plantes, pourquoi celle-ci auroit elle moins besoin des soins qu'on accorde bien aux Choux, aux Laitües, aux Oignons, & aux autres Plantes potagères? Seroit-ce parce que le Froment, les Orges, les Seigles, ne méritent pas les mêmes soins, ou qu'ils peuvent s'en passer? Non assurément. Qu'est-ce donc, qui a pü jusqu'à nos jours les priver des mêmes avantages? C'est, vraisemblablement, qu'on n'avoit pas pensé ni trouvé des moïens praticables pour exécuter des choses, qu'apparemment on envisageoit come impossible. On étoit éfraié, quant on parcouroit des yeux ces vastes Campagnes, d'entreprendre seulement à les priver des mauvaises Herbes, qui dérobent aux bones une grande partie de leur substance. Qui auroit pü se flater d'entreprendre un aussi grand Ouvrage que

que celui de donner de pareils soins, à des étendues de Terre, telles que celles destinées à porter les Froments & les autres Grains? Qui auroit, dis-je, osé espérer de donner à ces Terrains, à peu près la même culture que l'on donne aux Choux d'un Potager? C'est pourtant, *Monsieur*, & vous en conviendrés sans doute, ce qui s'exécute, en suivant la nouvelle Méthode indiquée dans l'Ouvrage que nous présente Mr. Du Hamel; Méthode que l'on a vérifiée dans vos Cantons, avec les plus heureux succès, poussée même si loin, qu'on m'assure, que divers Particuliers, sans s'embarasser des Conseils sages & prudents de Mr. Du Hamel, de constater par diverses expériences en petit la vérité de son Systeme, l'ont mis en usage sur de vastes Campagnes. On a juré, on a crû *in verba Magistri*. Mr. Tull a parlé; M. Du Hamel a approuvé; M***. a exécuté & exécute. Les succès surpassent les-espérances. Proscrivons donc, s'écrie-t'on, la Doctrine reçue, depuis la fondation de l'Univers; renversons ses Temples, détruisons ses Ornemens, & à l'imitation de nôtre Maître, qu'il ne soit plus question que de la Méthode de Mr. Tull: Aïés moi, *Monsieur*, j'ai besoin de vôtre secours, il me faut deux Charües, une forte & une légère; mais je souhaite cette dernière

nière de la nouvelle Invention de M****. le
Triptolème * de nos jours , de même que
 son Semoir , qui est bien supérieur à celui
 de Mr. *Tull* , que nous n'avons jamais pû
 comprendre ici , quoi qu'il soit décrit avec
 beaucoup d'exacritude depuis la page 332.
 jusqu'à la page 464. du Livre de Mr. *Du*
Hamel. On ne sauroit trop paier une
 Machine aussi industrieuse ; ainsi à quel
 prix que ce soit il m'en faut une , toute
 construite , qui fera sûrement bien-tôt
 imitée par nos Campagnards.

J'ai l'honneur d'être &c.

* *Triptolème* fût l'Inventeur de la Charue.





NOUVELLES ACADEMIQUES
ET LITERAIRES.

DANS la Séance publique , que tint l'ACADEMIE FRANÇOISE le jour de *St. Louis*, elle ajugea à M. *le Mière* le Prix de Poésie, fondé par feu M. de *Clermont Tonerre*, Evêque de *Noyon*. Le Sujet proposé étoit, *La tendresse de LOUIS XIV. pour sa Famille.*

Après la Lecture de ce Poème , M. de *Buffon*, que l'Académie a été pour remplacer feu M. *Languet*, Archevêque de *Sens*, prononça son Discours de remerciement. Il roula presque en entier sur le stile.

M. de *Moncrif*, Directeur de l'Académie, répondit à cet habile & grand Phisicien, d'une manière fine & délicate, qui caractérise particulièrement le Génie orné de ce Savant Ecrivain.

L'Académie devoit distribuer 3. Prix cette Année, mais elle a jugé à propos d'en réserver deux ; & elle distribuera le 25. Août 1754. un prix d'Eloquence & deux de Poésie. Le sujet du Prix d'Eloquence, fondé par feu M. de *Balzac*, est le même qui avoit été proposé pour 1753. *La crainte, du ridicule étouffe*

étouffe plus de Talens & de Vertus, qu'elle ne corrige de Vices & de Défauts. Les deux Prix de Poësie font de la fondation de M. Gaudron. L'un des Sujets propofés pour l'Année prochaine est l'*Amour de la Patrie*; & l'autre l'*Empire de la Mode*.

MR. l'Abé Bellet, ouvrit la Séance publique de l'*Académie de MONTAUBAN*, le jour de *St. Louïs*, par un Discours sur le *Goût*: Il en expliqua la nature, la néceffité, la manière dont il fe forme & la caufe immédiate de la courte durée de fon Règne. Il fit remarquer l'infuffifance des Définitions qu'en ont doné plufieurs Auteurs, & il ajouta, que l'on réuffiroit peut être mieux à le définir, fi l'on fe bornoit à le confiderer plutôt come tenant à l'Âme en général, que come attaché à une de fes Facultés en particulier; qu'il n'en eft aucune à laquelle il paroiffe appartenir à l'exclufion des autres, qu'elles contribuent toutes à fon éxiftence; mais qu'à fon tour, il influe auffi fur toutes; qu'il s'exerce par elles, & que l'on diroit qu'il réfulte fimplement de leurs diverfes fonctions réunies. Il prouva que le *Bon Goût* eft unique & toujours le même, & qu'il eft également néceffaire à l'Ecrivain & au Lecteur, à celui qui compofe & à celui qui juge. Pour

expliquer la manière dont le *Goût* se forme, il montra comment la Nature l'ébauche & comment l'Art le perfectionne : Il essaya de rendre raison, par là, des *Gouts nationaux*, de la différence de *Goût* qu'on remarque dans les deux *Sèxes*, & du genre de *Goût*, qui semble caractériser chaque *Home de Lettres* en particulier. Enfin, il prétendit, que la cause immédiate de la chute & de la décadence du *Goût*, étoit toute en nous, & qu'on va ordinairement la chercher trop loin.

M. l'Abé de *Verthamont*, Grand Archidiacre de l'Eglise de *Montauban*, & Grand Vicaire de l'Evêché, lut ensuite une Traduction de l'Oraison de *Cicéron*, pour le Poète *Archias*, où l'Orateur *Romain* plaide la Cause des Lettres, & étale, suivant la Remarque de M. *Patru*, tous les *Mistères* de son Art en leur faveur. La Traduction de M. de *Verthamont*, est exacte & fidèle & n'a cependant rien de contraint & de gêné.

A cette Lecture succéda celle de deux Odes de Mr. *Berney*, tirées des *Psaumes*. XXXVII. & L. Cet Auteur exprime d'une manière également sublime & touchante les accens plaintifs de *David Pénitent*.

M. de *St. Hubert*, ancien Capitaine de Cavalerie & Chevalier de l'Ordre Militaire de *St. Louis*, lut un Discours sur le choix
des

des Académiciens, où il fit éclater son zèle pour la gloire de l'Académie. Si l'on a égard, dit-il, à toute autre chose qu'au mérite; lors qu'on opine pour se donner un Confrère, c'est manquer au Corps auquel on a l'honneur d'être associé; c'est manquer au Public, c'est se manquer à soi-même, & c'est rendre un mauvais service à celui que l'on croit favoriser, parce que tel qui auroit peut être joui pendant toute sa vie de la réputation d'homme d'Esprit, la perd à la première épreuve qu'exige l'usage des Corps Littéraires. Il fit observer, qu'on ne se forme pas une assés grande idée des devoirs de l'Académicien; qu'une Académie n'est pas une Ecole, mais un Tribunal où l'on prononce pour ou contre toutes sortes d'Ouvrages de Littérature &c. Il s'appuya en particulier sur un motif bien intéressant pour des Cœurs François, & qui a beaucoup de force dans la bouche d'un ancien Militaire: Une Société d'Hommes de Lettres est, selon lui, comptable à la Postérité des Exploits nombreux & éclatans du Monarque qui l'a fondée, & l'on ne doit point associer à de si nobles travaux, des Ouvriers foibles & sans expérience. L'Auteur voulant ensuite indiquer les défauts incompatibles avec la qualité d'Académicien, s'écrie: *Fermés donc les Portes du Temple à ces Génies lens, stériles,*

superficiels, insipides, paresseux ou doüés d'une fausse & frivole vivacité, toujours ennemie de la justesse & de la précision, à ces Génies aigres, inquiets & jaloux, dont la principale occupation est de chercher à détruire ceux qu'ils ne sauroient imiter; à ces Génies précieux & guindés, courant toujours après le merveilleux, qui croiroient se dégrader par un stile simple & naturel; à ces Génies durs & pesans, formés à force de travail, portant par tout l'empreinte d'une étude pénible & sauvage; à ces Génies impérieux, qui comptant pour rien les Avis des autres, veulent toujours tout ramener au leur; à ces Génies souples par malice ou par foiblesse, qui loüent par politique ou par habitude, Génies d'autant plus dangereux, que l'Amour propre est intéressé à les croire conoisseurs & sincères; à ces Génies avantageux, qui croient trouver, dans l'estime qu'ils ont d'eux mêmes, le droit d'une raillerie insultante; à ces Génies, enfin, libres, hardis & inconsidérés, qui se permettent tout, & qui cherchent dans une expression heureuse, dans une tournure nouvelle, l'excuse de l'indécence & de l'impieté. Mr. de St. Hubert n'oublia pas de joindre les Vertus aux Lumières, les Qualités du Cœur à celles de l'Esprit, pour tracer le Portrait d'un véritable Académicien, & il conclut, que ce Titre doit anoncer & suposer dans celui qui le porte,

porte, tout ce qui caractérise l'honnête Homme, l'Homme savant, le Citoyen, l'Homme du Monde, que l'agrément de ses Manières rend aussi recommandable, que la supériorité de ses Connoissances.

Contre l'atenté de l'Académie, Mr. de la Motthe, qu'un facheux accident avoit manqué d'enlever, parût tout à coup dans cette Assemblée, à la grande satisfaction de tous ses Membres. Comme sa Muse est toujours la même, en dépit des ans & des infirmités, il lut un Ouvrage de Poésie, où règne un agréable badinage; Voici son début:

Graces à ce Nocher du Rivage des Morts,
 Je respire, & j'entens vos sublimes acords!
 Caron a rejetté mon Ombre désolée
 De perdre ce grand jour, pour passer chez Pluton;
 Et de crainte, ma vüe est encore troublée.
 J'ai vü l'affreux Cerbère & la triste Alecton.

.
 Or après un pareil éfroi,
 Pouvés vous atendre de moi,
 De nouveaux éforts de ma Veine?
 Ai-je la force, enfin, parlons de bone foi,
 De courir jusqu'à la Fontaine,
 Ou d'Héliou, ou d'Hypocrène?
 Quand je chantois jadis les atraits, les beaux yeux,
 De Philis ou de Célimène,

J'ouvrois avec les Doigts le Robinet sans peine ;
La Main tremble quand on est vieux.

.
.

O vous, Illustre *Fontenelle*,
Chez qui, malgré le froid de quatre vingt-seize ans,
Le feu Divin d'un glorieux Printems
Se conserve & se renouvelle,
Que ne puis-je en ce jour sur les Rives du *Tarn* :
Ainsi que vous aux bords de la *Seine* étonnée,
Amuser la meilleure part
D'une Ville qui semble à l'ennui condamnée !

.
.

S'amuser toujours & s'instruire,
Perdre quelque défaut, gagner quelque agrément,
C'est à quoi je voudrois réduire
Mon Discours, mon raisonnement.

Mr. de la *Motthe* empruntant alors le
Langage de *Thalie*, lût une petite Pièce,
où il essaya de tracer un Modèle du genre
d'amusement, qu'il croioit pouvoir servir
à corriger les *Homes*, sans leur déplaire.

Enfin Mr. de *St. Hubert*, qui s'exerce
& réussit dans plus d'un genre, adressa les
Vers suivans à Mr. de la *Motthe*.

Tu reviens des bords du *Coccyte*,
Nous te revoions en ces Lieux ;

Le Beau-Sèxe s'en félicite,
 Et nous ne demançons aux Dieux,
 Que de te voir long-tems, par un heureux comique
 Egaler le ton sérieux,
 D'une Séance Académique.

Mon cher Doien *, je ne suis point surpris

Que l'on trouve, dans tes Ecris,

Cet ingénieux badinage,

Ce tour galant, ces Mots choisis,

Qui feroient honneur à tout âge,

Et qui ne sont point le partage

Des Poetes à cheveux gris.

Lors qu'*Apollon* monta ta Lire,

Les Graces lui faisoient la Cour,

Et les Muses le faisoient rire ;

Tu dois tout le reste à l'Amour,

Il foutient ta Verve féconde ;

C'est lui qui rajeunit tes Chants,

Qu'il est rare à quatre vingts ans

D'amuser la Brune & la Blonde,

De conserver tous ses talens,

Et de jouir dans la Vieillesse

Des ressources de la Jeunesse,

Sans craindre ses égaremens !

Que ce soit folie ou foiblesse,

Les Vieillards n'en sont pas exemts. !

K k 3

Que

* *Mr. de la Motte est le Doien de la Cour des Aides & de l'Académie de Montauban.*

Que servent les raisonnemens
 Contre cette fatale yvresse,
 Qui malgré nous s'empare de nos sens ?
 J'ai fait, pour l'éviter, des efforts impuissans ;
 Mais si ma Raison me seconde
 Celle dont je reçois la Loi,
 Ne conoitra son empire sur moi,
 Que par celui qu'elle a sur tout le monde.

La Séance fut terminée par la distribution du Prix d'Éloquence de l'Année 1753. qui a pour Sentence : *Artes, Ingenium, sensum, premit una Libido*. Mr. Fromageot, Avocat au Parlement de *Dijon* & Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de cette Ville là, en est l'Auteur. Il fût aussi couronné l'Année dernière.

Le Sujet que l'Académie de *Montauban* propose pour le Prix de 1754. est cette Question : *Si l'on peut dire des Academies ce que l'Esprit Saint a dit des Sages, que leur grand nombre tourne au profit de la Société * ?*

EXPERIENCES électriques faites à C O P P E N H A G U E.

L'Électricité est actuellement l'Objet de la curiosité de presque tous les Physiciens de l'Europe. Les Recherches, en ce genre, sont

* *Multitudo autem Sapientium, sanitas est Orbis terrarum. Sap. VI. 26.*

font universellement à la mode. On nous a fait parvenir, de *Coppenhague*, une Relation des Expériences constatées qui y ont été faites tout récemment, sous les yeux mêmes de la Cour, & publiées par son Ordre. Voici ce que l'on nous écrit à ce sujet.

Mr. *Spengler*, natif de *Schaffhouse*, en Suisse, âgé de 33. ans, Machiniste ingénieux, & Tourneur de la Cour, qui s'est attiré par son habilité la Bienveillance Royale, a fait diverses Expériences électriques, curieuses & intéressantes. La Reine régnante lui a fait la grace de s'entretenir long-tems avec lui sur cette Matière, & marqué sa satisfaction de ses Expériences. Le Prince de *Saxe-Hildburghausen*, les Chambellans, les Gentilshomes de Chambre du Roi, lui ont fait l'honneur de se rendre chez lui, pour être témoins de ces Opérations. Le Comte de *Molcke*, Premier Maréchal, accompagné de quelques Ministres & Membres du Conseil Secret; lui a fait le même honneur. Cette faveur étoit d'autant plus grande, que ce Comte ne quitte presque jamais le Roi. Ce nouveau *Mécène*, qui aime & protège les Arts & les Sciences, parût très content, & fit espérer à Mr. *Spengler*, qu'il lui feroit d'autres Visites. Le Roi même a parû très satisfait des Expériences de Mr. *Spengler*,

& de son généreux désintéressement , qui le porte , a ne recevoir aucune rétribution des peines qu'il prend & des Cures qu'il fait.

Le célèbre Mr. *Van Berguer* , Médecin du Roi , eût ordre de bien examiner les Cures opérées , par les Expériences électriques de Mr. *Spengler*. Il fit venir chez lui les Personnes qui avoient été l'objet de ces Expériences , il les questionna sur la nature de leurs Maladies , & sur leur état actuel. Après avoir pris toutes les informations nécessaires , il dressa une Description de plusieurs de ces Cures , qui a été insérée dans le *Mercurie Danois* , Ouvrage périodique , qui paroît tous les Mois , & que le Roi lui même lit. Cette Description a paru aussi , dans d'autres Nouvelles publiques , mais elle ne renferme , ni les Cures les plus importantes , ni la dixième partie de celles qui ont été faites. Il s'en est opéré , depuis cette impression , qui n'ont pas encore été publiées. Mr. le Docteur *Van Berguer* a été présent à plusieurs de ces Opérations , & après avoir dûment examiné ces dernières , come il avoit fait les précédentes , il en a fait son rapport à la Cour. M. *Spengler* a hasardé , avec succès , d'appliquer la Force mouvante de l'Electricité , aux Parties les plus délicates , telles que les Oreilles & les Yeux. Une Fille de 21. Ans , qui dès sa Jeunesse avoit la Cata-

acte noire , a été guérie par la Comotion électrique , au point qu'elle peut se rendre chez Mr. Spengler , sans Guide , & qu'elle distingue toutes les Couleurs. Il est constaté que le Mal de Dents cesse à la première Opération , & qu'il revient rarement , quand même la douleur proviendroit des Dents cariées. Mais un éfet bien plus surprenant , c'est que des Persones violemment ataquées de la Goute , ont été entièrement guéries des Douleurs qu'elle leur causoit.

Pour doner une idée plus étendue de la nature des Expériences faites par Mr. Spengler , nous rapporterons ce qui en est dit dans le *Mercuré Du mois*, Octob. 1753. p. 188. à 195.

L'Histoire des Prodiges de l'Elcctricité s'accroit tous les jours. Les Phénomènes qu'elle offre n'ont d'abord été, pour les Phisiciens, qu'un Objet de curiosité, qu'on a osé traiter qu'avec circonspection; mais insensiblement on s'est familiarisé d'avantage avec ce singulier éfet de la Nature. On en est venu ensuite à soupçonner, qu'on pourroit tirer parti en Médecine d'un Principe aussi puissant. En conséquence de ces idées, on a fait des Essais. Les succès de Mr. Jalabert, Professeur en Mathematiques & en Phisique expérimentale à Genève, sur un Paralitique, ont été une invitation, pour tous les Phisiciens, à marcher dans une nouvelle Route, qui sembloit promettre la Guérison d'une Mala-

die jusqu'alors incurable. Quelques uns de ces Essais ont réussi, d'autres n'ont pas été heureux: Ce qui montre bien, avec quelle scrupuleuse réserve, on doit manier un Agent aussi redoutable. De la Paralysie on a étendu l'Electricité à diverses autres Maladies, & les Extraits du Journal de M. Lindhult, font foi de l'efficacité de ce Remède, dans bien des cas. Mr. Spengler, Tourneur du Roi, & Amateur des Expériences physiques, nous fait voir actuellement, en cette Ville, plusieurs Guérisons merveilleuses. Poussé par son Génie, animé par son Humanité, il fait servir ses Talens à l'usage du Public, & applique l'Electricité à diverses Maladies. Ceux qui travaillent au Bien des Hommes, par des principes aussi généreux que Mr. Spengler, ont un droit trop juste à la reconnaissance de leurs Compatriotes, pour que tous nos Lecteurs, dès qu'ils auront lu l'exposition des différentes Cures qu'a faites cet Artiste ingénieux, ne se réunissent pas avec nous, dans les remerciemens que nous lui adressons.

Le bruit que firent les premières Opérations de Mr. Spengler & leur succès, ayant attiré chez lui un grand concours de Malades, il n'a pas été possible d'en tenir un Journal exact. Nous sommes donc obligés de nous contenter de rapporter les Cures les plus frappantes dont il a été l'Auteur.

Un Exempt du Régiment des Gardes à pié,

avoit souffert , pendant 6. Mois , d'une Sciatique a la Hanche , les douleurs s'étendant dans toute la Cuisse , & jusqu'au pié ; de sorte qu'il ne pouvoit marcher qu'avec peine jusqu'à la Maison de Mr. Spengler. Après avoir soutenu deux fois la comotion , il fut guéri totalement , & reprit le troisieme jour son Service.

Un Soldat du même Régiment , qui après une chute , avoit senti , pendant un an & demi , de fortes douleurs au Genou droit dans l'articulation , avec enflure , & ne pouvoit marcher qu'à l'aide d'une Béquille , fut électrisé & essuia la comotion deux jours de suite. Le troisieme jour , il revint chez Mr. Spengler , sans Béquille , marchant assés bien , & il ne lui resta qu'une petite enflure au Genou , qui néanmoins avoit deja beaucoup diminué , par l'effet de l'Électricité. Chaque Etincelle qu'on lui tiroit de la Cuisse causoit une petite vésicule , une rougeur & une enflure à la Peau.

Un autre Soldat , du Régiment National de Schleswig , avoit souffert cruellement , dans un de nos Hôpitaux , d'une Goûte volante , principalement au Bras gauche & au Pié droit , qui se trouvoient ataqués d'une atrophie considerable. Il avoit pris quantité de Remèdes sans succès. Lors qu'il vint chez M. Spengler , il ne se soutenoit qu'à l'aide de deux Béquilles , étant incapable de se mouvoir , sur tout dans les parties principalement affectées. M. Spen-

gler, après lui avoir fait essuier la comotion deux jours de suite, fût charmé de le voir revenir seulement avec une Béquille. Il remua le Bras, qui, après avoir été come paralytique près d'un an, devint capable de lever un poids de 30. Livres. Les douleurs ont aussi beaucoup diminué, & il assure, qu'il se porte mieux de jour en jour.

Une Personne ataquée d'une Sciatique, depuis 6. Mois, se fit porter, avec peine, chez Mr. Spengler. Après qu'elle eût soutenu deux jours la comotion, elle revint à pied, assurant que les douleurs avoient entièrement cessé à la Hanche, qu'elle en avoit encore un petit ressentiment à la Cuisse & au Pié; mais qu'elle pouvoit faire un assés grand chemin, & sans beaucoup de peine.

Un Etudiant, qui pendant 18. ans, avoit perdu l'Ouïe d'une Oreille, & qui se plaignoit d'un bourdonement continuel, après avoir soutenu deux comotions, s'écria, transporté de joie, qu'il s'étoit aparçû, que son Oreille avoit été débarassée tout à coup de la pesanteur, (c'est ainsi qu'il s'exprimoit) qu'il y avoit toujours senti. Depuis lors il entend de cette Oreille, aussi bien que de l'autre. Le bourdonement a également cessé, après trois ou quatre jours d'Opération électrique. Il avoit usé de quantité de Remèdes, en France & en Angleterre, sans succès.

Nous ne finirions pas si vite, si nous voulions donner un détail de toutes les Persones affligées de Maux de tête, Maux de dents, Maux & Bourdonemens d'Oreilles, Rhumatismes, Goutes volantes &c. qui presque dans quelques Instans ont été, ou entièrement délivrées de ces incomodités, ou du moins considérablement soulagées.

Mr. Spengler a une Méthode d'apliquer la comotion à telle partie qu'il veut. Il se sert, pour cet éfet, de deux Verres remplis jusqu'aux trois quarts d'Eau froide, qu'il pose l'un à côté de l'autre, dans deux Bassins d'Etain, qui contiennent également de l'Eau. Après avoir communiqué l'Electricité à l'Eau, il atache une Chainé à la Barre de fer. Il fait ensuite descendre cette Chainé jusques dans les Bassins, & l'atache, par son autre extrémite, à la partie à laquelle il veut donner la comotion. Il prend ensuite une autre Chainé atachée à la première, au bout de laquelle est suspendu un petit Globe d'Airain, & la tenant suspendue, dans sa main, par un Cordon de Soie, il peut donner la comotion à telle partie qu'il trouve à propos, sans qu'il en sente lui même le moindre éfet.

On doit observer encore, que Mr. Spengler, aiant remarqué, que la simple Electricité demande beaucoup plus de tems, pour réussir dans la Cure, il done d'abord à la plus grande partie de ses Malades, la comotion réitérée plu-

siens fois, & qu'il continue cette Méthode jusqu'à leur parfait rétablissement.

S P E C T A C L E S.

LEs Comédiens Italiens représentèrent, pour la première fois, à Paris, le 2. Août dernier, une Comédie-Ballet en un Acte, intitulée LES FEMMES. L'Auteur est Mr. Mailhol. On ne fera pas fâché d'en voir ici un court Extrait.

Les Acteurs sont, *La Folie*, *L'Amour*, *Pfiché*, *Arlequin*. Le Théâtre représente des Côteaux, dont le bas est arrosé de quelques Ruisseaux. On voit dans l'éloignement des Homes & des Femmes, occupés à travailler à la terre. Le Temple de la *Folie* paroît dans l'un des côtés. Un Autel occupe le fond du Théâtre; il est couvert de Fruits & de Victimes.

La première Scène est entre la *Folie* & *Arlequin*. *Arlequin* dit à la *Folie*: Que les Homes ont raison de se plaindre de leur sort, & qu'il vaudroit mieux ne pas être, qu'exister & souffrir. La *Folie* lui répond; Que c'est la faute des Homes, s'ils sont malheureux, que la Raison leur a été donnée avec la Vie; qu'ils ont dédaigné ses conseils; & que, pour les en punir, les Dieux les ont soumis à sa puissance; que lui *Arlequin* ne doit pas être si fâché que les autres, puis

qu'elle lui a donné la belle *Pfiché*. *Arlequin* replique à la *Folie*, que *Pfiché* le refuse.

Pfiché arrive alors, toute éftraïée, en difant à la *Folie*, que tout eft perdu ; que les *Homes*, fans être épouvantés du Sort des *Titans*, fe révoltent contre les Dieux, & que, loin de craindre la Foudre, ils l'implorent, puis qu'elle peut terminer leurs maux. La *Folie* eft fort embaraffée du parti qu'elle doit prendre. *Arlequin* lui confeille de partir pour les Cieux, & la prie de mettre *Pfiché* & lui du Voiage.

Dans ce moment, on entend un bruit confus & terrible. Les *Homes* & les *Femmes* qui travailloient dans le lointain difparoiffent. La *Folie* fe renferme dans fon Temple: *Pfiché* veut la fuivre ; mais *Arlequin* l'arrête. *Arlequin*, qui craint la fureur des *Homes* révoltés, parle, en tremblant, à *Pfiché*, de fon amour. Elle eft également éftraïée, & ne peut fouffrir *Arlequin* ; cependant, pour l'obliger à la fecourir, elle lui promet de l'aimer. Ce qui n'empêche pas *Arlequin*, plus poltron qu'amoureux, de la laiffer feule : Il s'enfuit d'un côté du Théâtre, & *Pfiché*, défefpérée, fuit de l'autre.

Un grand bruit, & une Simphonie vive annoncent l'arrivée des *Homes*. Ils paroiffent armés de Haches, de Maffues, & de Branches d'Arbres. Ils expriment, par une

Danse terrible, leurs noirs desseins; ils se dispersent dans les Campagnes, détruisent tout, & renversent l'Autel. La *Folie* revient, & menace les Hommes de la Vengeance des Dieux, s'ils ne la préviennent par le repentir. Loin d'écouter ses remontrances, ils s'en indignent, & l'environnant, en dansant, ils la contraignent de rentrer dans son Temple, qu'ils embrasent ensuite, avec des Torches alumées.

En cet instant le Tonnerre gronde, les Nuages paroissent, & s'entrouvrant ensuite, laissent voir l'*Amour*, dans les Airs, sur un Nuage de feu, environé de Génies. Les Hommes prennent alors la fuite; & la *Folie* sort des ruines de son Temple.

L'*Amour* & sa suite descendent rapidement sur le Théâtre. La *Folie*, apercevant L'*Amour*, ne peut s'empêcher de rire, de ce que le plus petit des Dieux est chargé de leur Vengeance. L'*Amour* méprise les railleries de la *Folie*, qui prenant alors un ton sérieux, lui demande, s'il convient à l'*Amour* de détruire le Genre Humain? L'*Amour* lui répond, qu'il oublie son intérêt particulier, quand il s'agit de la Vengeance commune des Dieux, & il prétend d'ailleurs, qu'il est un des plus outragés: *C'est moi, dit il, qui, pour diminuer les maux des Hommes, leur fais doner des Femmes. Les méchants, les in-*

grâts ; qui, par ce moïen, participoient à nôtre félicité, se sont arrogés sur elles un pouvoir despotique ; ils les traitent en Esclaves, & me punissent de mes bienfaits. La Folie imploré inutilement la clémence de l'Amour, en faveur des Homes rebelles. L'Amour lui ordone de disparoitre, & la Folie le quite, en faisant de grands éclats de rire. Alors les Génies arrivent, & l'Amour leur ordone de se préparer à féconder son couroux.

Dans le tems que les Génies s'excitent, par une Danse vive, à bien remplir les Ordres de l'Amour, on entend une douce Mélodie, qui ralentit peu à peu leurs mouvemens, & les rend enfin immobiles. Une Troupe de Femmes, couvertes de Feuillages de Fleurs, paroît ; elles dansent à l'entour des Génies. La vüe de ces beaux Objets comence à adoucir l'Amour, & l'engage à diferer sa Vengeance. Les Génies semblent vouloir se défendre des caresses de ces Belles ; mais elles les enchainent avec des Guirlandes de Fleurs. *Psiché* paroît beaucoup plus brillante que les autres, & après avoir dansé autour de l'Amour, elle l'enchaîne, ainsi que ses Compagnes ont enchainé les Génies. L'Amour ne peut résister aux charmes de *Psiché* : Il lui offre ses hommages, que *Psiché* reçoit avec tendresse : Ce qui done lieu à

une Scène de Galanterie, à la fin de laquelle l'Amour tombe aux Genoux de *Pfiché*.

La Folie surprend l'Amour dans cette posture. Elle lui apprend que les Dieux sont irrités de ses lenteurs ; qu'ils ont entendu son entretien, & l'ont chargée de venir l'interrompre. L'Amour se trouve dans une cruelle alternative. D'un côté, il craint de perdre *Pfiché*, qui ne veut consentir à son bonheur, que sous condition qu'il pardonnera aux Homes : De l'autre, il ne veut pas trahir la Vengeance des Dieux. Dans cet état, il prend la résolution d'aller dans l'Olimpe, demander la grace de l'Univers. La Folie, qui s'étoit amusée à ses dépens, l'arrête, & lui dit, qu'il n'en est pas besoin ; que le Destin s'est laissé fléchir, qu'il fait grace aux Homes, en faveur des Femmes, & qu'il immortalise *Pfiché* : Elle ajoute, que *Vénus* veut leur donner une Fête, & les emmener ensuite dans les Cieux. Après cela, elle prononce l'Arrêt du Destin, en ces termes : Les Homes, pour avoir été sauvés par les Femmes, qu'ils avoient outragés, seront à jamais soumis à leur puissance ; elles les rendront heureux ou malheureux, suivant leur volonté & peut être leur caprice. Des Femmes seules dépendra le sort des Homes. S'ils résistent quelquefois aux Femmes, ce ne sera que pour leur

céder ensuite avec plus d'éclat & pour mieux cimenter leur pouvoir. Enfin, elles partageront, avec les Dieux, les hommages de l'Univers.

Les Génies sortent, les Femmes les suivent. *Arlequin* arrive. Il est bien surpris de trouver *Pfiché* immortelle & adorée par l'*Amour*. En vain il la reclame. L'*Amour* lui dit, que *Pfiché* ne l'aime pas, & qu'à sa place il lui donne la *Folie*. Ce marché est accepté. La *Folie* prend *Arlequin* pour son Amant, dans l'espérance, que ses Singeries affermiront son Empire. Ce Spectacle est terminé par le Divertissement de l'*Amour* piqué par une Abeille, & guéri par un baiser de *Vénus*.



LOGOGRIPHE en Vaudevilles ; sur différents Airs.

Air : *Nous sommes Précepteurs d'Amour ;*

Cinq pieds forment tout mon Terrain ;
 Mais j'ai bien un autre étalage ;
 Lecteurs, en François en Latin ;
 Décomposés mon assemblage.

Air : des Sabotiers Italiens : *Sous son Ombrage frais fait exprès.*

J'offre d'abord en mon joli non ,
 Des Amours maint Compagnon ,
 Bon ;

Sans me changer
 Ce tendre Berger ,
 Qui fit un Grec d'un seul coup ,
 Cou.

Des Menuets
 Les Actes les plus parfaits ;
 Plus la lettre A ;
 Un Adverbe après cela.
 En Latin le bord d'un Elément ,
 Que l'Onde toujours glissant
 Rend,

Air : Quand l'Auteur de la Nature,

Une Note de Musique ,
 Quelque part un Bain très-spécifique ;
 Dans l'Egipte
 Hipocrite,
 Un Taureau
 Fêté plus qu'un Poireau.
 En Latin l'Insecte illustre ,
 Dont les Riens des Autels font le lustre ;
 Ce qu'à Rome
 L'honête Uome
 Déboursait
 Quand sa Dette il païoit,

Air : Ah, le bel Oiseau, Maman!

Au Génitif le Pais
 Fertile en Marbre Porphyre,
 Uue Ville dont Louis
 Dépouilla ses Ennemus ;
 De l'Elide une Cité ;
 Dans nous un fougneux Délire,
 Honte de l'Humanité,

Que

Que la Raison doit détruire ;
 Ce qu'au retour de son Pré
 La Fermière presse & tire ;
 Du Nouvelliste entêté,
 L'Argent promis , non compté,

Air : *Nous venons de Barcelonette.*

Un Terme Latin dont Catule
 Se sert pour rendre un petit Pain ;
 Mais que Juvenal intitule,
 Cordon d'un Menton enfantin ,

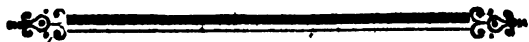
Air : *De M. le Prevôt des Marchands.*

D'égal singulier Génitif,
 Du Mal triste superlatif,
 Dites en Latin , tu m'écordes,
 L'Impératif du Verbe aller.
 Je vous done affès d'anieroches,
 Tâchés de me décèler.

Air : *Que j'aime mon cher Arlequin.*

Mon Oedipe est embarrassé.
 Que je suis fole !
 Dans mon sein peut être enfoncé,
 De mes Plaisirs il est laissé,
 Car je suis son Idole ;
 Trop long-tems je l'ai tracassé ;
 Mon nom ah , qu'il est drôle !

V I C E - R O I est le mot de l'Enigme du
 Mois d'Octobre,



T A B L E.

L <i>Ettrre sur la Conversation de Marthe avec J. C. après la mort de Lazare.</i>	P. 411
<i>Lettre d'un Etudiant, en envoiant une Ode sacrée.</i>	432
<i>Ode tirée du Psaume XCVII.</i>	433
<i>Lettre d'un autre Etudiant, en envoiant une Paraphrase d'un Psaume.</i>	435
<i>Paraphrase du Psaume CXXX.</i>	437
<i>Réflexions sur ce Sujet, les Loix ne sont durables, qu'autant qu'elles sont apro- priées au naturel des Peuples.</i>	439
<i>Observations sur le Supplément au Siècle de Louis XIV.</i>	449
<i>Ode à Mr. de Voltaire.</i>	466
<i>Lettre de Mr. l'Abé de Montgon, au sujet du Testament politique du Cardinal Albéroni.</i>	469
<i>Nouvelles Découvertes d'Agriculture.</i>	472
<i>Nouvelles Académiques & Littéraires.</i>	
<i>Séance de l'Académie Françoisé.</i>	486
<i>— de l'Académie de Montauban.</i>	487
<i>Expériences Electriques faites à Copen- hague.</i>	494
<i>Les Femmes, Comédie-Ballet.</i>	502
<i>Logogriphé.</i>	507

A V I S.

MR. *François Riccard*, Ministre du St. Evangile, & Docteur en Médecine, gradué dans l'Université de *Haderwich*, en *Hollande*, domicilié présentement à *Zurich*, fait & vend un excellent Baume liquide nommé *Baume Romain*, composé des Simples les plus précieuses, en Goumes, Racines & Fleurs. Ses propriétés sont constatées par l'expérience qu'en ont fait plusieurs Illustres Maisons de *Suisse*. En général il est salutaire pour les Maladies intérieures, les Fièvres, les Coliques, les Dissenteries, l'Hidropisie l'Apoplèxie &c. & même pour la Goute, qu'un usage continué peut faire perdre, sans danger, & sans la faire remonter; ce Baume purifiant la Masse du Sang. Il est aussi spécifique contre la Jaunisse, les Maux d'Estomac, les Affections hystériques, les Vertiges, les Indigestions, les Migraines, les Vers, même le Solitaire. On peut le donner sans risque aux Femmes enceintes & en couche. Il ne peut nuire dans aucun cas; mais fera toujours du bien. C'est un des meilleurs corroboratifs & confortatifs, qui redonne des forces aux Persones exténuées ou afoiblies. Il est odoriférant & il a un goût fort agréable. La dose ordinaire est de 30. à 60. Goutes. On peut le prendre pur, ou dans du Thé, du Vin &c. Dans une Maladie aigüe, on pourra en donner jusques à une Cueillerée. Les petites Bouteilles ou Fiquettes se vendent 16. Sols, Argent de Suisse, ou 24. Sols, Argent de France, & les plus grandes à proportion. Ceux qui en souhaiteront pourront s'adresser à *Mr. Riccardi*, à *Zurich*, en afrançant leurs Lettres.

Mr. Riccardi compose aussi le *Baume Toscan*, le *Baume Vénitien*, mais uniquement pour ceux qui le lui demandent, ne se servant communément que du *Baume Romain*. Il fait aussi les *Pilules de longue vie*, l'*Eléxir vita*, l'*Eléxir proprietatis*, l'*Eau des Carmes*, & un Onguent odoriférant, qui guérit les Plaïes, sans laisser aucune cicatrice. Il a aussi d'autres Remèdes particuliers. Il offre de donner les Receptes de ses Secrets à ceux qui pourroient les souhaiter, moyennent une rétribution honête & raisonnable.

E R R A T A d'Octobre.

Page 350. après ce Vers, *Aux Sages, aux Héros*
tu décernes le prix, il faut ajouter celui-ci
Et tu meus à ton gré les Cœurs & les Esprits.

